

CRÉANCE OBSCURE

Atelier Fusianima



Créance Obscure

Par Atelier Fusianima

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le rescapé factice	5
Chapitre 2 : La cage de marbre	9
Chapitre 3 : L'audit du sang	13
Chapitre 4 : L'écho du cuir	17
Chapitre 5 : La preuve signée	20
Chapitre 6 : Dîner de verre	25
Chapitre 7 : Le premier verrou	29
Chapitre 8 : L'architecture du chaos	34
Chapitre 9 : Infiltration numérique	38
Chapitre 10 : Le spectre de la mère	42
Chapitre 11 : Pression osmotique	46
Chapitre 12 : Le baiser du scalpel	50
Chapitre 13 : Le point de rupture	54
Chapitre 14 : Le lendemain de glace	58
Chapitre 15 : Les fantômes du Prado	62
Chapitre 16 : L'offre du rival	66
Chapitre 17 : L'interrogatoire	70
Chapitre 18 : Le prix du silence	75
Chapitre 19 : La morsure du sel	78
Chapitre 20 : L'embuscade des docks	84

Chapitre 21 : L'algorithme de la peur	89
Chapitre 22 : Le retour de la dette	93
Chapitre 23 : L'ultime virement	98
Chapitre 24 : L'échiquier de Marseille	102
Chapitre 25 : La reine des décombres	107

Chapitre 1

Le rescapé factice

L'air de Marseille a un goût de fer et de sel poisseux. Une amertume de sang qui me colle à la gorge et n'appartient qu'en partie à mes blessures. Mes poumons brûlent ; chaque inspiration est une déchirure tandis que je rampe sur le béton dévoré par l'humidité, mes doigts s'accrochant aux aspérités d'un quai qui pue le poisson mort et le gasoil. Derrière moi, le vacarme de la lutte s'est brisé net. Ce silence est plus terrifiant encore que les cris ; il pèse sur mes tympans comme la pression des grands fonds. Je ne me retourne pas. Je refuse de voir la mort s'approcher. Je veux seulement disparaître dans l'ombre des conteneurs rouillés qui s'élèvent comme des stèles de métal sous une lune livide.

L'odeur change brusquement. Le relent de vase est balayé par un effluve de cuir tanné, de tabac froid et de quelque chose de plus clinique, une fragrance de pouvoir qui n'a rien à faire dans ce purgatoire industriel.

Une main se pose sur mon épaule. Froide. Souveraine à travers le tissu déchiré de ma veste. Le tremblement qui secouait mes membres s'éteint sous l'autorité de ce contact. Je lève les yeux, mes cils lourds de pluie, et je le vois : Elio De Santis. Une silhouette d'encre parfaitement découpée contre les lumières vacillantes du port. Son visage est une arête de granit, ses yeux sombres absorbent la moindre chaleur résiduelle de mon corps. Il ne respire pas plus vite. Son manteau de laine est impeccable. Il est l'ordre au milieu du chaos que ses hommes viennent de nettoyer avec une précision de boucher.

« Tu es en sécurité, Mila. »

Sa voix est un froissement de soie noire, une cadence basse qui résonne dans ma poitrine et fait taire mon instinct de survie pour ne laisser place qu'à une soumission qui me soulève le cœur. Je devrais hurler, m'enfuir loin de cet homme dont le nom se chuchote dans les quartiers nord comme une malédiction, mais la terreur de l'impuissance est un poison que je connais trop bien. Et lui, il est le seul remède qui se présente. Il me soulève sans effort. Son bras entoure ma taille avec une possession tranquille, m'arrachant à la boue des docks pour me projeter dans l'habitacle pressurisé d'une berline noire qui attend, moteur vrombissant comme un fauve au repos.

À l'intérieur, le silence est une bulle stérile où chaque battement de mon cœur résonne contre les vitres blindées. Je me blottis contre la portière, mes mains ensanglantées tachant le cuir immaculé du siège. Je me déteste d'éprouver ce soulagement immonde, cette sensation de n'être plus qu'un objet sous sa garde. Je ne sais pas encore que le piège vient de se refermer, que cette dette contractée dans l'obscurité est une chaîne dont chaque maillon a été forgé pour ne plus jamais me lâcher. Je fixe son profil, cette arête nasale trop droite, cette mâchoire verrouillée qui ne trahit rien. Le danger que je viens de fuir n'était qu'une brise légère comparé à l'ouragan qui m'attend à ses côtés.

Le véhicule s'élançe, glissant sur le bitume luisant du Prado, nous éloignant de la mer pour nous enfoncer vers les hauteurs où l'opulence se cache derrière des caméras de surveillance et des murs de pierre froide. Je ferme les yeux, épuisée par la décharge d'adrénaline. Dans l'obscurité de mes paupières, je revois le flash de l'arme et le bruit sourd des corps qui tombent. Ma vie d'avant s'efface avec les lumières du port, remplacée par une géométrie de luxe et de menace dont il est le seul architecte.

Le pneu crisse sur le gravier blanc, un son trop net qui déchire le silence feutré des hauteurs. La villa se dresse devant nous, un monolithe de verre et de béton brut qui semble dévorer la falaise. Le moteur s'éteint. Ici, l'air ne sent plus le sel, mais l'ozone et le bois de santal.

Elio sort de la voiture sans un mot. Sa silhouette coupe le faisceau des projecteurs de sécurité, projetant une ombre immense sur la façade. J'attends, pétrifiée, mes doigts crispés sur l'étoffe de ma jupe. La portière s'ouvre. Il est là, debout, une main posée sur le montant du toit, l'autre m'invitant à descendre avec une courtoisie qui ressemble à une sentence. Sous la lumière crue des projecteurs, son visage est d'une clarté effrayante, dépourvu de la moindre trace de fatigue.

— Viens, Mila. Le froid ne te réussit pas.

Sa voix est plus basse ici, étouffée par l'immensité du domaine. Je glisse hors de l'habitacle, mes jambes manquant de me trahir. Il ne me soutient pas ; il m'observe, jugeant ma capacité à tenir debout comme on inspecterait la solidité d'une pièce d'orfèvrerie après un choc. Je me sens sale, minuscule dans cet univers de lignes droites. À chaque pas vers l'entrée, le bourdonnement sourd des serveurs informatiques s'intensifie, une vibration constante qui semble émaner des murs eux-mêmes. C'est le cœur de son empire, un monstre de silicium qui surveille chaque souffle.

Nous franchissons le hall. Le sol en marbre est si poli que j'ai l'impression de marcher sur du vide. Partout, des écrans affichent des flux de données cryptées, des cartes thermiques, des visages que je ne connais pas. C'est une prison de verre où le secret est la seule monnaie d'échange. Il s'arrête devant une console, ses doigts effleurant le clavier avec une précision de virtuose. Il se tourne vers moi, retirant enfin son manteau pour révéler la ligne impeccable de sa chemise blanche, dont les poignets sont retenus par des liens d'acier.

— Tu penses que c'est fini, n'est-ce pas ? Que le danger est resté derrière ces barbelés au port.

Il s'approche, réduisant l'espace entre nous jusqu'à ce que je sente la chaleur de son

corps irradier contre ma peau glacée. Son regard descend sur ma gorge, là où mon pouls bat une chamade désordonnée. Il ne lève pas la main, il ne me touche pas, et pourtant je me sens plus captive que si j'étais enchaînée. Sa présence est un poids, une main invisible qui se referme sur mes poumons.

— Ceux qui t'ont attaquée ne voulaient pas ta mort, Mila. Ils voulaient ce que tu as dans la tête. Ce que j'ai décidé d'acquérir.

Un frisson me parcourt l'échine, une reconnaissance électrique qui m'écœure autant qu'elle m'hypnotise. Je lève les yeux vers lui, cherchant une faille dans ce regard de quartz, mais je n'y trouve que l'abîme. Il se penche, ses lèvres effleurant presque mon oreille, et son souffle est une caresse de glace.

— Tu m'appartiens désormais. Pas parce que je t'ai sauvée, mais parce que tu n'as nulle part ailleurs où aller. Ta dette commence ce soir, et je serai un créancier... sans pitié.

Il recule d'un pas, son expression restant indéchiffrable, tandis que je reste là, au centre de son mausolée technologique. Je comprends que les murs de cette villa ne sont pas là pour me protéger du monde extérieur, mais pour m'effacer de lui. Je suis le rescapé factice d'une tragédie qu'il a orchestrée, et le pire, c'est que je sens déjà mon désir de lui plaire s'entrelacer à ma peur, comme une ronce étouffant une fleur fanée. À cet instant, sous le regard souverain d'Elio De Santis, je comprends que ma liberté n'était qu'un concept, et que la réalité a désormais le goût du fer et du luxe.

Chapitre 2

La cage de marbre

La fraîcheur du satin contre ses omoplates avait la précision d'une incision chirurgicale. Mila ouvrit les paupières sur un plafond de béton brut, nervuré de câbles optiques qui serpentaient comme des veines technologiques vers les parois de verre. Dans le lointain, derrière les cloisons insonorisées, le ronronnement des serveurs modulait une fréquence basse, un battement de cœur artificiel qui faisait vibrer la base de son crâne. Elle tenta de se redresser, mais ses muscles, engourdis par une léthargie chimique, ne répondirent qu'avec une lenteur de naufragée. L'air était trop pur, filtré jusqu'à l'asepsie, chargé d'une odeur de cuir neuf et de l'iode qui montait de la corniche, juste derrière les baies blindées.

Il ne bougeait pas. Installé dans un fauteuil de chrome à l'autre bout de la chambre, Elio De Santis l'observait par-dessus le bord d'une tablette dont la lueur bleutée sculptait les arêtes de son visage en angles tranchants. Le silence entre eux n'était pas un vide ; c'était une pesanteur atmosphérique, une stase étouffante qui s'insinuait dans ses bronches. Ses poignets, encore marqués par l'ombre des étreintes de la veille, tressaillirent lorsqu'elle ramena le drap sur sa poitrine, un geste dérisoire face au regard qui semblait scanner chaque pulsation de sa carotide.

— Tu as dormi onze heures, murmura-t-il, sa voix glissant sur le marbre comme une menace polie. Le luxe a une vertu anesthésiante, tu ne trouves pas ?

Mila ne répondit pas. Ses dents se serrèrent jusqu'à ce qu'un craquement sourd résonne dans sa propre mâchoire. Elle fixa le reflet de la Méditerranée dans le double vitrage, une étendue grise et furieuse qui semblait s'écraser en silence contre la paroi, incapable de briser l'obstacle. Elle se sentit soudainement identique aux données qui

circulaient dans les câbles au-dessus d'elle : une information capturée, chiffrée, stockée dans un coffre-fort de verre où même le cri n'avait plus de fréquence. Elio se leva, et le froissement de sa veste fut le seul signal de rupture, un bruit de prédateur dérangeant les herbes hautes. Il s'approcha du lit sans jamais rompre le contact visuel, sa présence saturant l'espace jusqu'à ce que l'oxygène vienne à manquer.

Il posa une main sur le montant du lit, juste au-dessus de son épaule. Mila vit ses propres phalanges blanchir à mesure qu'elle s'enfonçait dans l'oreiller, le corps figé, les muscles hurlant la fuite alors que ses jambes restaient soudées au matelas. Il ne la touchait pas, et pourtant, elle sentait la chaleur de son corps comme une brûlure radioactive. Ses yeux à lui étaient des puits de calcul, dépourvus de la moindre oscillation émotionnelle. Il ne cherchait pas son consentement, il vérifiait l'intégrité de sa propriété.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Le tremblement de son menton fut sa seule trahison. Elle releva la tête, affrontant ce vide abyssal qu'il portait en lui. À cet instant, le bourdonnement des serveurs parut s'intensifier, envahissant la chambre, transformant la villa du Prado en une machine géante dont il tenait les commandes, et dont elle n'était qu'un rouage essentiel, fraîchement poli, prêt à être broyé. Sous la soie, elle lacérait ses propres paumes pour ne pas crier.

Ses doigts, longs et d'une pâleur de linceul, s'avancèrent vers son visage. Elle ne recula pas ; le dos déjà soudé à la tête de lit en bois d'ébène, elle accepta l'invasion. Il ne la toucha pas immédiatement, laissant le rayonnement de sa peau agir comme un avertissement thermique. Mila sentit une goutte de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale, un sillage glacé dans la fièvre qui saturait l'air. Lorsqu'il posa enfin son pouce sur l'arête de sa mâchoire, la prise fut si mesurée, si chirurgicale, qu'elle en devint plus terrifiante qu'une gifle. Ce n'était pas la brutalité erratique des bas-fonds, c'était l'étreinte d'un algorithme cherchant à corriger une erreur de système. Une main

qui ne tremblait jamais parce qu'elle ne ressentait rien.

— Tu penses à la fuite, souffla-t-il, ses lèvres frôlant presque les siennes, assez près pour qu'elle capte l'arôme de café noir et de métal froid qui émanait de lui. Mais tes pupilles disent autre chose. Elles disent que tu commences à comprendre que ce monde n'est pas une prison, Mila. C'est un sanctuaire contre la médiocrité qui t'aurait déjà dévorée.

Il descendit sa main lentement, traçant le chemin bleuâtre d'une veine dans son cou, s'attardant sur le point où son pouls s'affolait, cognant contre sa peau comme un animal piégé. Le silence s'étira, lourd comme le plomb fondu que les dockers déchargent au port par gros temps. Elio inclina légèrement la tête, et pour la première fois, la rigidité de son masque se fissura ; un pli d'amertume, presque imperceptible, apparut au coin de sa bouche, trahissant une faim qui ne figurait sur aucun de ses écrans. Ses doigts s'enfoncèrent un peu plus dans la chair tendre de son épaule, non plus pour la maintenir, mais pour s'y ancrer, comme s'il craignait que ce rouage unique ne lui échappe par la simple force de sa propre instabilité.

— Tu es ma meilleure ligne de code, reprit-il, et une note de raucité vint rayer la soie de sa voix, un son brut qui n'appartenait pas à l'opulence du Prado. Et je ne laisse jamais personne effacer mon travail. Pas même toi.

Mila sentit la chaleur de sa paume traverser le tissu fin, une brûlure qui marquait son âme au fer rouge tandis que ses propres ongles continuaient de creuser des sillons sanglants dans ses mains cachées. Elle ne pouvait pas détacher son regard du sien, hypnotisée par cette vulnérabilité carnassière qui venait de poindre, cette fraction de seconde où le geôlier semblait supplier sa prisonnière de ne pas le laisser seul dans sa cage de verre. Le ronronnement des serveurs monta d'un ton, un grondement de moteur qui couvrait le fracas de leurs cœurs désynchronisés. Elle réalisa avec une horreur sourde qu'elle commençait à chercher cette emprise, à avoir besoin de cette poigne pour ne pas s'évaporer dans le vide absolu de cette villa. Elle n'était plus une

victime ; elle devenait une extension de lui, une pièce maîtresse dont il ne pouvait plus se passer, et cette dépendance mutuelle était le poison le plus doux qu'elle ait jamais goûté.

Chapitre 3

L'audit du sang

La baie vitrée du salon cadrerait un Marseille en pleine hémorragie, noyé sous un crépuscule de sang et de sel. À l'intérieur de la villa du Prado, l'air ne charriait aucune de ces fureurs maritimes ; il restait neutre, seulement chargé de l'ozone stérile des processeurs dissimulés derrière les boiseries sombres. Elio ne faisait aucun bruit. Sa démarche sur le tapis de soie possédait une précision de spectre qui m'obligeait à raidir chaque muscle de mon dos jusqu'à la crampe. Il ne m'avait pas touchée depuis mon arrivée, pourtant son ombre semblait avoir déjà marqué ma peau d'une brûlure invisible.

Lorsqu'il posa la tablette de verre noir sur la table de marbre, le choc sourd du métal contre la pierre me fit tressaillir. Il enregistra ma réaction d'un simple battement de cils, ses yeux gris scrutant mon visage avec une absence de sentiment plus dévastatrice qu'une menace explicite.

— Ton père était un poète de la finance, Mila. Mais les poètes font de piètres comptables quand le sang commence à maculer les grands livres.

Sa voix glissa sous mes côtes pour en serrer le contenu. D'un geste fluide, il fit défiler des colonnes de chiffres dont le vert radioactif éclairait ses traits. C'était une architecture de comptes offshores et de flux fantômes, une carte au trésor tracée dans les cendres de mon ancienne vie. La dette s'affichait en bas d'une arborescence sans fin, un montant si absurde qu'il ne représentait plus de l'argent, mais une condamnation à perpétuité.

— Tu ne m'as pas sauvée par charité, Elio. Tu as besoin d'une main pour ramasser les

débris et nettoyer tout ça.

Il contourna la table. Sa présence apporta une chaleur sèche et cet arôme de cèdre froid qui m'étouffait. Sa main ne se posa pas sur moi, mais il l'effleura, une promesse de contact qui s'évaporait avant de se concrétiser, me laissant suspendue dans un vide insupportable. Mes yeux isolaient déjà, par pur réflexe de survie, les anomalies dans le flux, les trous noirs où la fortune s'évaporait. Mon intelligence était ma seule arme, ma seule monnaie d'échange, et il le savait. Il l'utilisait pour m'enchaîner à ce bureau avec plus de force que n'importe quel carcan.

— L'audit commence ce soir, murmura-t-il contre ma tempe. Son souffle déplaça une mèche de mes cheveux, provoquant un frisson glacé. Chaque erreur débusquée t'achètera une heure de sommeil. Chaque million récupéré te vaudra une journée de liberté dans cette maison.

Je fis volte-face, cherchant une faille sur ses traits, une étincelle de luxure ou de colère, quelque chose d'humain que je pourrais manipuler. Mais Elio De Santis ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu ; il n'y avait chez lui aucune fissure, seulement une surface polie qui me renvoyait ma propre détresse. Il saisit mon menton entre son pouce et son index, avec une précision chirurgicale, m'ancrant dans son regard d'une vacuité absolue. À ce moment précis, je compris que mon corps n'était pour lui qu'une variable secondaire. Il exigeait mon esprit, il voulait que je devienne l'extension cérébrale de son empire, que je me perde dans ses chiffres jusqu'à ce que je ne sache plus distinguer le créancier de l'amant.

— Et si je refuse de jouer à ton petit jeu comptable ?

Un sourire presque imperceptible tendit le coin de ses lèvres. Il resserra sa prise, juste assez pour que la nacre de ses ongles s'enfonce dans ma chair.

— Tu ne refuseras pas. Parce qu'au fond de toi, Mila, tu as plus peur de l'impuissance

que de moi. Et ici, devant ces chiffres, tu es la seule à détenir le pouvoir. C'est la drogue que je t'offre.

Il me lâcha brusquement. L'équilibre me manqua un instant, le cœur battant un rythme erratique qui cognait contre mes tempes comme le tic-tac d'une bombe. Il se dirigea vers la sortie, silhouette sombre découpée contre l'obscurité du couloir.

— Ne me déçois pas. J'ai une sainte horreur de la médiocrité.

Le clic électronique de la porte ferma le piège. J'étais seule avec les écrans, seule avec le vert toxique de sa fortune. Je posai mes mains tremblantes sur le clavier, la sensation du plastique froid me ramenant à une réalité brutale : je venais de signer un pacte dont je n'avais pas encore lu les petites lignes, et mon âme en était le premier acompte.

Le ronronnement des serveurs devint le seul battement de cœur de cette pièce sans fenêtres. La lumière bleue des moniteurs isolait mon visage dans le noir, comme une relique numérique dont il posséderait désormais le code source. Mes doigts survolèrent les touches, encore engourdis par la morsure de ses doigts sur mon menton, et je sentis cette décharge familière, ce mélange de terreur et d'adrénaline qui m'envahit chaque fois que je franchis la lisière du chaos. Les colonnes de chiffres défilèrent, cascade de données représentant des vies brisées et des cargaisons fantômes distillées dans les veines de la cité. C'était une géographie de l'ombre qu'Elio avait dessinée avec une rigueur d'horloger, et je devais en trouver le rouage qui grince.

L'air saturé d'ozone et de cuir neuf m'écœurerait. Je m'enfonçai dans les registres d'une société-écran basée au Delaware, là où les flux financiers deviennent des artères prêtes à éclater. Mon esprit s'aiguïsa, oubliant pour un instant la peur pour ne se concentrer que sur la symétrie des balances. C'est là que je le trouvai : un trou noir de huit millions d'euros, une hémorragie lente dissimulée derrière des contrats de

logistique portuaire. L'erreur était subtile, presque élégante dans sa malhonnêteté, mais elle brilla à mes yeux comme une balise dans la nuit.

Je m'arrêtai, le souffle court. Ce chiffre était mon bouclier et ma potence. Si je lui livrais cette vérité, je devenais son arme la plus redoutable, un scalpel entre les mains d'un boucher qui porte des costumes sur mesure. Le silence de la villa était si dense qu'il semblait avoir une masse physique. Je sentais encore la chaleur sèche qu'il dégageait, ce vide absolu dans son regard qui ne cherchait pas mon âme, mais ma fonction. Il ne voulait pas de ma soumission physique, il exigeait la reddition de mon intelligence, ce dernier bastion de dignité que je pensais inviolable.

Mes yeux piquaient sous l'éclat agressif des écrans, mais je ne pouvais pas m'arrêter ; le besoin de maîtriser cette architecture du crime était plus fort que la fatigue. Chaque clic était une trahison envers moi-même, chaque correction apportée à ses comptes noirs était un maillon supplémentaire à la chaîne invisible qu'il avait enroulée autour de mon cou. Je n'étais qu'une esclave de luxe, une comptable du sang payée en heures de sommeil et en respirations volées.

Un bruit imperceptible dans le couloir me fit sursauter. Je ne me retournai pas. La certitude qu'il m'observait, via les caméras dissimulées dans les angles morts du plafond, me donna la chair de poule. Il n'avait pas besoin d'être là pour me posséder ; il lui suffisait d'avoir créé cet environnement où ma seule valeur résidait dans ma capacité à servir ses intérêts. Je baissai la tête, mes cheveux tombant comme un rideau entre moi et le monde, et je tapai la commande qui allait sceller mon sort pour les prochaines heures. J'acceptais, avec une soumission révoltée, que dans ce sanctuaire de haute technologie et de morale absente, je sois devenue la variable la plus précieuse de son équation.

Chapitre 4

L'écho du cuir

L'iode s'écrase contre la vitre blindée, incapable de franchir le seuil de ce bocal où stagne l'odeur musquée d'un luxe offensant. Marseille scintille au loin comme une promesse avortée. Ici, le seul horizon est l'homme encastré derrière l'immense bureau d'ébène, tandis que sous la plante de mes pieds, la pulsation électrique des serveurs dicte la cadence de mon propre sang.

Elio ne dit rien. Son silence est une masse qui m'asphyxie.

Il bascule légèrement dans son fauteuil. Un craquement sec déchire l'air feutré de la villa, une plainte de bête tannée qui fait bondir mes muscles. Je refuse de baisser les yeux. Je connais ce regard : une lame qui fouille mes zones d'ombre, traquant la gamine affamée des quartiers Nord sous mon vernis de technicienne. Je garde les mains jointes, une ancre dérisoire pour empêcher mes doigts de trahir le séisme qui me ravage de l'intérieur.

— Vous ne vous asseyez pas, Mila ?

Sa voix est un froissement de soie sombre, une onde dépourvue de chaleur, purement technique. Il se penche en avant, brisant l'immobilité de son bureau. Le bruit du mobilier me vrille les tympanes, une torture psychologique orchestrée pour briser ma garde. Il décode mon anxiété sur le tressaillement de ma gorge à chaque déglutition. Il attend que je m'effondre sous le poids de la dette qu'il a tissée autour de moi, mais la rage est un rempart plus solide que la gratitude.

Je reste plantée dans l'épaisseur du tapis, refusant de devenir une simple variable dans

son système. Mon esprit, d'ordinaire si prompt à aligner les algorithmes et déjouer les pare-feux, bute sur l'absence totale d'empathie qui émane de lui. Elio n'est pas un homme ; c'est une architecture de contrôle, un prédateur dont le sang a été remplacé par de l'eau salée et des lignes de calcul.

— Je préfère rester debout, Elio.

L'utilisation de son prénom est un sacrilège, une grenade dégoupillée lancée dans l'air saturé d'ozone. Il se lève. Sa silhouette se déploie avec une fluidité reptilienne, contournant le bureau pour forcer mon périmètre de sécurité. L'odeur du vétiver et d'un tabac froid m'enveloppe, une prison de chair et de certitude. Je ne recule pas d'un pouce, même si chaque pore de ma peau hurle de fuir vers la misère propre de la rue.

Sa proximité est une agression, un front chaud qui percute l'hiver artificiel de la pièce. Sa respiration effleure la racine de mes cheveux avec une lenteur obscène. Ma peau se contracte, cherchant à protéger ce qui reste d'intimité sous ma chemise de coton, mais sa force gravitationnelle épuise ma volonté.

Il lève une main. Ses doigts, longs et impitoyables, se referment sur ma mâchoire. Ce n'est pas une caresse, c'est une prise de possession. Son pouce s'enfonce dans la chair tendre sous mon menton, m'imposant un angle de vue dont je suis prisonnière. Ses yeux sont des puits d'asphalte liquide où ne brille aucun éclat, juste l'évaluation clinique d'un actif risqué. Mon pouls cogne contre sa pulpe, une trahison rythmique qu'il doit sentir vibrer jusqu'à son cœur de pierre.

— Vous tremblez, Mila, lâche-t-il, et le constat de ma faiblesse dans sa bouche est une balafre.

Au moment où mes nerfs s'apprêtent à lâcher, où je manque de m'appuyer contre lui par pur vertige, il me rejette. Le geste est sec, dédaigneux. Il brise brutalement le dôme de chaleur qu'il avait créé autour de moi. Le choc thermique est immédiat ; le

froid de la climatisation s'engouffre dans mes vêtements comme une morsure de glace. Je chancelle, abandonnée dans le vide. Il se rassied, l'homme qui violait mon intimité une seconde plus tôt redevenant instantanément le PDG glacial, séparé de moi par l'immensité de son bureau comme par un océan de mépris.

— Ne vous méprenez pas sur la nature de ce sauvetage, reprend-il sans lever les yeux de ses moniteurs. Vous n'êtes pas ici pour être une femme, ni même une alliée. Vous êtes un algorithme que j'ai racheté à la rue pour corriger mes erreurs de système. Votre peur n'est qu'un ralentisseur de flux. Si elle persiste, je vous renverrai à vos créanciers avant l'aube.

Le rejet est une lame de fond qui m'étouffe, plus brutale encore que sa domination physique. Je ne suis qu'une ligne de code dans son inventaire, un outil interchangeable qu'il rangera ou brisera selon son bon vouloir. Mais la rage, glaciale et salvatrice, vient colmater mes brèches. Je redresse les épaules, les pieds ancrés dans le sol. Il ne m'a pas sauvée ; il a simplement acquis les droits d'exploitation de ma cage.

— Alors épargnez-moi vos tests de résistance, Elio. Donnez-moi l'accès ou rendez-moi ma liberté.

Un rictus dépourvu de toute humanité étire ses lèvres. Il presse une touche, et le bourdonnement des serveurs mute en une vibration sourde qui remonte jusque dans mes os, indiquant que le processus est lancé. Je lui appartiens, non par choix, mais parce que le besoin de ne plus être personne est une chaîne plus solide que l'acier.

Chapitre 5

La preuve signée

Le ronronnement des serveurs est une berceuse binaire qui finit par m'engourdir le cerveau. Dans cette pièce maintenue à seize degrés, mes doigts sont de glace, mais mon esprit brûle. Je traque les chiffres, les flux, les fuites de capitaux comme on dissèque un organisme infecté au cœur de la De Santis Holding. Elio m'a jeté cet audit comme un os à ronger, une manière de tester ma loyauté tout en utilisant mon expertise pour purger ses propres écuries de l'ombre. Je fais défiler les lignes de code, les transactions cryptées, ces comptes offshores qui fleurissent comme des nécroses sur le visage de la finance marseillaise. Puis, l'anomalie surgit.

Un virement. Un montant absurde, fractionné en dix versements identiques, émis deux semaines avant mon enlèvement. L'expéditeur est une société écran dont je viens de fracturer le pare-feu. Le bénéficiaire est une agence de « sécurité privée » basée au Monténégro, un nid de mercenaires connus pour leur absence totale de code moral. Mon cœur rate une pulsation, un choc sourd contre mes côtes qui résonne jusque dans mes tempes. Je remonte la source, les autorisations d'accès, jusqu'à la clé de signature électronique. Elle est là. Unique. Inimitable.

Le monde s'arrête de tourner. C'est sa griffe. Ce « D » autoritaire qui s'effondre sur lui-même comme une lame, celle-là même qu'il a utilisée ce matin pour parapher mon nouveau contrat avec une condescendance glaciale. Elio n'a pas seulement financé l'opération ; il a acheté les hommes, loué la camionnette, payé pour le ruban adhésif qui a arraché ma peau et pour les nuits de terreur dans cette cave humide de l'Estaque. Chaque seconde de ma détresse a été budgétisée, chaque cri a eu un prix de revient. Il a réglé la facture avec la précision d'un horloger de l'abîme.

Une nausée acide me monte à la gorge, une brûlure qui se transmute instantanément en une traînée de givre. Je repense à la chaleur de sa main sur ma nuque lorsqu'il m'a « sauvée », à cette lueur de prédateur dans ses iris d'obsidienne polie quand il a abattu mon geôlier devant moi. Quel gâchis de munitions. Le geôlier n'était qu'un prestataire, une marionnette dont il a sectionné les fils une fois la pièce terminée. Il ne m'a pas tirée du gouffre ; il m'y a précipitée pour avoir le plaisir de me rattraper par les cheveux.

Je sens son ombre avant de l'entendre. Cette présence lourde, saturée d'ozone, qui vide l'oxygène de la pièce. Il est là, sur le seuil, drapé dans un costume anthracite dont le prix efface des années de ma modeste existence. Il ne dit rien. Il attend que je me retourne, qu'il puisse lire ma décomposition ou ma soumission sur mes traits. Je fixe l'écran, les pixels bleutés gravant la preuve de sa trahison sur mes rétines. Ma peur, cette vieille amie qui me paralysait, se rétracte brusquement comme un muscle atrophié sous un choc électrique. À sa place, un vide immense se creuse, une architecture de glace où je commence à disposer mes propres pions.

S'il veut que je sois son extension cérébrale, s'il veut que je gère son empire depuis la crypte de son bureau, il va obtenir exactement ce qu'il a acheté. Mais le prix vient de tripler. Je ferme l'onglet d'un clic sec, effaçant la trace du virement de l'écran principal tout en le copiant sur un serveur fantôme créé en secret une heure plus tôt. Le silence devient une lame que nous tenons tous les deux par la poignée. Je pivote lentement sur mon siège, mon visage lissé par une indifférence dont je ne me savais pas capable. Il m'observe, les mains dans les poches, un sourcil à peine levé, cherchant la faille, le tremblement, la larme. Il ne trouvera rien d'autre qu'un miroir de sa propre cruauté. S'il a fait de moi sa chose, je vais faire de lui mon otage, un chiffre à la fois.

Le bourdonnement des machines est une pulsation qui s'accorde désormais au rythme de mon propre sang. Elio avance d'un pas, la semelle de ses richelieus craquant sur le sol immaculé avec la régularité d'un métronome. L'odeur de son parfum, un mélange

de cèdre froid et d'une note métallique presque sanguine, s'insinue dans mes poumons. Il s'arrête à quelques centimètres de mes genoux. Sa main quitte sa poche, une main de pianiste ou de bourreau, les doigts longs et impeccablement soignés. Il tend le bras et je sens ses phalanges effleurer le bord de mon bureau, m'encerclant sans me toucher.

— Tu as les yeux d'une femme qui a vu un fantôme, Mila. Ou un dieu.

Sa voix est un grondement de basse fréquence, dépourvu de la moindre vibration d'empathie. Je lève les yeux vers lui. Il ne cherche pas mon affection, il inspecte l'empreinte de son pouvoir. Je laisse mon regard dériver sur sa gorge, là où sa cravate est nouée avec une rigueur chirurgicale, avant de remonter vers son regard, aussi impénétrable que le code source d'un virus.

— J'ai simplement vu la vérité mathématique, dis-je d'une voix que je force à rester plate, exsangue. Tout a un prix, Elio. Je l'avais oublié.

Il s'incline légèrement, son visage plongeant dans la zone de pénombre créée par la lampe d'architecte. Ses doigts délaissent le bois pour saisir mon menton. La prise est ferme, calculée pour flirter avec la douleur sans jamais la franchir tout à fait. C'est la poigne d'un propriétaire qui vérifie la qualité de son investissement. Son pouce écrase ma lèvre inférieure, l'obligeant à s'entrouvrir, un geste d'une impudeur brutale dans ce sanctuaire technologique.

— La vérité est une denrée périssable, murmure-t-il en ancrant son regard dans le mien. Ce qui compte, c'est l'architecture de ce que nous construisons ici. Tu es la clé de voûte, Mila. Tu comprends ce que cela implique ?

L'ambivalence me tord les entrailles. Sous sa main, ma peau brûle de ce désir honteux, cette addiction à la force qu'il dégage, tandis que mon esprit, refroidi par la trahison, aligne déjà les colonnes de son futur effondrement. Je veux le mordre

jusqu'au sang, je veux qu'il me brise pour que je n'aie plus à porter le poids de cette haine. Je reste une statue de givre soumise à son incendie.

— Cela implique que je vous appartiens, Elio. Jusqu'au dernier octet.

Un sourire imperceptible étire ses lèvres. Il relâche ma mâchoire, mais sa main glisse le long de mon cou, ses doigts s'insinuant sous le col de ma chemise pour presser la cicatrice encore fraîche que le ruban adhésif a laissée sur ma nuque. La douleur est vive, une décharge qui me fait cambrer le dos. Il ne s'excuse pas. Il savoure ma réaction, le petit gémississement qui meurt au fond de ma gorge.

— Jusqu'au dernier souffle, corrige-t-il.

Soudain, il me saisit par la taille et me tire de mon siège avec une violence qui me coupe le souffle. Je percute son torse, la dureté de ses muscles contre la souplesse de mon ventre. L'air devient rare. Il me plaque contre le bureau, balayant d'un revers de main les dossiers et les périphériques qui s'écrasent au sol dans un vacarme de plastique brisé.

Le contraste est insoutenable : le froid cinglant du plateau de verre sous mes cuisses et la chaleur dévorante de son corps qui s'insinue entre mes jambes. Ses mains ne sont plus lentes. Elles sont des prédateurs affamés. Il déchire le premier bouton de ma chemise, ses yeux rivés sur les miens, me forçant à être témoin de ma propre dépossession.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je plonge dans ce gouffre. S'il pense m'avoir brisée par ce virement bancaire, il se trompe. Chaque caresse forcée, chaque morsure qu'il laisse sur mon épaule est une ligne de code supplémentaire dans le programme de ma vengeance. Il me possède physiquement, il sature mes sens de sa présence écrasante, mais derrière mes

paupières closes, je vois les chiffres défiler. Je vois sa signature. Je vois la chute.

Il saisit mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, me clouant au verre froid. Le silence n'est plus troublé que par nos respirations saccadées et le ventilateur d'un serveur qui s'emballe.

— Tu es à moi, Mila. Même ta colère est ma propriété.

— Alors consommez-la, Elio, je siffle entre mes dents, le corps en feu, l'esprit d'acier. Consommez-la avant qu'elle ne vous dévore.

Il s'abat sur ma bouche avec la fureur d'un contrat qu'on signe avec le diable. Et dans l'obscurité de ce baiser de fer, je sais que le premier chapitre de notre ruine vient de s'écrire.

Chapitre 6

Dîner de verre

L'acier griffe la porcelaine. Un son sec, strident, qui lacère le silence minéral de la salle à manger. Ici, sur les hauteurs du Prado, le luxe exhale une odeur de sang froid et d'iode charriée par le Mistral à travers les baies vitrées. Elio occupe l'autre extrémité de cette étendue de lin blanc, un no man's land miné où chaque pli du tissu semble dissimuler un piège. Il ne me regarde pas. Il découpe sa viande avec une précision de légiste, ses phalanges blanchies par la pression sur le manche du couteau. Chaque geste est un algorithme, chaque respiration une insulte à ma propre suffocation.

Je lâche mes couverts. Le métal heurte le bord de l'assiette dans un tintement qui résonne jusqu'à mes tempes. Ma gorge est un nœud de ronces, serré par cette certitude qui a fini par germer dans les décombres de ma mémoire : le sauvetage, la fusillade sur les docks, sa main qui a broyé la mienne pour m'arracher au chaos... une chorégraphie macabre.

— C'était toi, je lâche dans un souffle qui manque de s'effondrer.

Ses yeux se lèvent enfin. Un bleu délavé, spectral, dépourvu de cette lueur organique qu'on attendrait d'un homme faisant face à une accusation. Il repose son verre, le liquide sombre oscillant contre le cristal sans jamais déborder, maintenu par une volonté de fer. Il m'étudie. Je suis une ligne de code corrompue qu'il s'apprête à réécrire.

— Développe ta pensée, Mila. La précision est ta seule valeur marchande.

— L'agression. Les ombres qui me traquaient près de l'entrepôt. Tu les as payés pour m'acculer. Tu as financé ma terreur pour que je croie mourir, afin de surgir des ténèbres en unique sauveur. Tu as orchestré mon effondrement pour garantir ma servitude.

Un silence de plomb s'abat sur la pièce, à peine troublé par le ronronnement des climatiseurs. La sueur trace un sillage glacé entre mes omoplates, contrastant avec la fièvre qui me brûle les joues. Mon cœur cogne contre mes côtes, métronome détraqué, tandis que je soutiens son regard. Je cherche un cillement, une ombre de honte. Je ne trouve qu'un vide abyssal, une absence de remords qui me glace plus sûrement qu'une menace physique.

— La survie est un investissement, finit-il par dire, sa voix glissant sur ma peau comme un tesson de verre. Tu étais une proie, Mila. Une gamine perdue dans une précarité qui allait finir par te digérer. J'ai simplement accéléré le processus pour te confronter à ton impuissance.

— Tu m'as menti, j'articule, les dents serrées au point de faire craquer ma mâchoire.

— Je t'ai offert un cadre. Le mensonge était le ciment nécessaire à ta reconstruction. Sans mon intervention, tu serais un fait divers dans un caniveau de la Joliette. Préfères-tu la vérité d'une fosse commune ou le confort de cet aquarium stérile ?

Il se penche. L'espace entre nous se contracte violemment. Son parfum — bois brûlé et métal froid — envahit mes poumons, réveillant le souvenir de ses doigts verrouillés sur mon poignet le soir du drame. La terreur me submerge, mais elle a muté. Elle s'infuse d'une rage impuissante : il a raison. Il a brisé mes chaînes pour m'en forger de plus lourdes, des liens invisibles faits de gratitude forcée et d'effroi. Je suis sa créature, son capital, et chaque battement de mon pouls semble désormais lui appartenir par contrat. Sa main s'avance sur la nappe, s'arrêtant à quelques millimètres de la mienne. Il ne me touche pas, mais la promesse de possession est si dense qu'elle

sature l'air d'électricité statique.

Je ne retire pas ma main. Ce serait lui offrir la satisfaction de ma peur, et la peur est une monnaie qu'il a déjà trop récoltée. Derrière la paroi vitrée, les lumières de Marseille scintillent comme des éclats de diamants jetés sur du velours noir.

— Tu n'as pas répondu, Elio. Est-ce que tu dors mieux en sachant que tu as dû fabriquer mon salut pour me posséder ?

Un tressaillement imperceptible agite le coin de sa bouche. Une micro-fissure dans son masque de glace. Pour la première fois, le rythme lui échappe. Il réduit l'écart, la chaleur thermique de son corps agissant comme un avertissement. Ses yeux s'assombrissent, une faim primitive dévorant la froideur de ses calculs.

— Je ne dors pas, Mila, murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de soie sur de la roche. Le sommeil est une faille. Et si j'ai mis en scène ton sauvetage, ce n'est pas pour obtenir ton affection. C'est pour que tu comprennes que le monde extérieur te dévorera sans même te mâcher. Moi, au moins, je te donnerai les crocs pour mordre en retour.

Il se lève d'un mouvement fluide, contournant la table sans rompre le contact visuel. Je reste immobile, pétrifiée par une fascination morbide, alors qu'il s'arrête derrière ma chaise. Ses mains ne se posent pas sur moi, elles planent juste au-dessus de mes épaules, une ombre qui m'enveloppe totalement.

— Tu es en train de me dire que tu es mon mal nécessaire, je souffle, la gorge si nouée que chaque mot m'écorche.

— Je suis l'unique réalité qu'il te reste. Tout le reste était une illusion de sécurité.

Il se penche, sa bouche frôlant mon oreille. Son souffle chaud incendie ma peau, une

agression sensorielle qui m'oblige à fermer les yeux. Mon esprit hurle de le repousser, de briser ce verre et de lui ouvrir la gorge, mais mon corps me trahit. Il est fasciné par cette puissance brute qui promet la fin de l'errance, fût-ce au prix de mon âme.

— Regarde-moi, Mila. Pas comme une victime. Regarde-moi comme ton créateur.

Je pivote lentement sur mon siège. Mon visage n'est plus qu'à quelques centimètres du sien. À cette distance, je devine la cicatrice qui barre son arcade, vestige d'humanité sur ce visage de prédateur. Mes doigts, mus par une impulsion que je déteste, viennent se poser sur son poignet, là où son pouls bat, rapide, trahissant une excitation qu'il ne maîtrise plus tout à fait. C'est ma première victoire. Il n'est pas une machine. C'est un homme obsédé, et l'obsession est une laisse que je peux saisir.

— Si je suis ta créature, Elio, alors tu devrais te méfier, dis-je d'une voix qui a retrouvé sa lame. Les créatures finissent toujours par dévorer ceux qui les ont façonnées.

Une lueur de pur plaisir traverse son regard, un éclair de reconnaissance qui m'effraie plus que sa violence. Il ne recule pas. Au contraire, il saisit mon menton, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une fermeté qui frôle la douleur, m'obligeant à m'offrir. La tension bascule, se transforme en un pacte de sang : je n'ai plus peur de lui, j'ai peur de ce que je vais devenir à ses côtés.

Ses lèvres écrasent les miennes avec une brutalité désespérée, une revendication territoriale sans aucune douceur. Je réponds à l'assaut avec une rage égale, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa chemise, cherchant à atteindre la peau. Le goût du vin et de l'amertume se mêle dans nos bouches alors qu'il me soulève, renversant le cristal dans un fracas de verre qui meurt sur le tapis épais. L'aquarium est peut-être verrouillé, mais dans l'obscurité de cette villa, c'est moi qui apprend comment on incendie un empire de l'intérieur.

Chapitre 7

Le premier verrou

L'air nocturne s'épaissit en un linceul de sel et de brume, transformant chaque inspiration en une brûlure humide. Ce n'est pas l'effort qui sature mes poumons, mais cette moiteur poisseuse qui remonte de la Corniche pour s'agglutiner aux parois de verre de la villa. Mes pieds nus s'enfoncent dans une herbe trop rase, une moquette artificielle d'un vert insolent qui semble vouloir entraver ma course vers l'extrémité du jardin. Là-bas, les pins maritimes tordent leurs silhouettes tourmentées au-dessus du vide, sentinelles de bois face à l'abîme. L'obscurité n'est ici qu'une mise en scène entretenue par des projecteurs dissimulés ; chaque zone d'ombre cache un piège, chaque silence est haché par le bourdonnement sourd des serveurs enterrés sous mes pas, cette usine à données qui digère mon existence, seconde après seconde.

Le portail de verre et de titane finit par se dresser devant moi. Sa structure est si épurée qu'elle semble se fondre dans le paysage côtier, barrant la route avec une arrogance tranquille. Mes doigts cherchent frénétiquement une aspérité, un loquet, mais ne rencontrent que la tiédeur d'une dalle tactile intégrée à la paroi, un rectangle de cristal noir qui s'illumine sous ma pression. Un signal rouge, impitoyable comme une sentence, clignote avant que l'écran ne passe en mode analyse. Une lueur spectrale inonde mes traits décomposés. Je plaque ma paume contre la surface, espérant une défaillance de ce système que je sais pourtant infaillible, mais la machine reste muette. Elle exige une clé que je ne possède pas dans mon sang.

— Elle ne s'ouvrira pas, Mila, même si tu y laisses ta peau.

Cette voix me cloue sur place, plus tranchante que le vent du large qui se lève sur les hauteurs du Prado. Elio est là, à quelques mètres, adossé au flanc d'une jardinière en

béton brut. Silhouette sombre dont l'élégance clinique absorbe la lumière résiduelle du parc, il m'observe avec la curiosité d'un entomologiste face à un spécimen s'agitant inutilement contre le verre de son bocal. Il fait un pas, lent, hypnotique. L'odeur de son parfum de luxe se mêle à l'âpreté de l'iode, une fragrance qui me serre la gorge jusqu'à l'étourdissement.

— Le verrouillage est asservi à mon propre rythme sinusal, explique-t-il d'un ton monocorde.

Il s'approche au point que je sens sa chaleur irradier à travers l'étoffe de son costume.

— Les capteurs infrarouges indexent l'ouverture sur la fréquence de ma respiration et la conductivité de mon épiderme. Tu pourrais me couper la main que tu n'arriverais pas à franchir cette porte sans mon consentement vivant.

Il réduit l'espace, m'acculant contre la paroi froide qui me mord le dos. Ses yeux, de l'acier liquide dans le noir, sondent les miens avec une intensité insoutenable. Sa main se lève, effleurant la ligne de ma mâchoire avec une lenteur calculée. Ses doigts longs et froids tracent un sillage de frissons qui trahissent ma volonté. Je voudrais m'enfoncer dans le sol, redevenir l'ombre invisible de mon passé de misère, mais il me maintient immobile par le simple poids de sa présence.

— Tu as cru que ton utilité s'arrêterait à ma reconnaissance de dette ? murmure-t-il, son souffle heurtant mes lèvres avec une régularité terrifiante.

Soudain, sa main quitte mon visage pour s'abattre sur le montant de titane, juste à côté de ma tempe. Le claquement sec me fait sursauter. Le masque de l'observateur tombe, laissant place à une possession brute, une certitude glaciale qui définit ma place dans son équation.

— Regarde-moi.

Je n'ai d'autre choix que d'obéir à cette voix qui ignore le refus.

— Tu n'es plus une invitée que l'on protège, ni même une alliée de circonstance. Tu es un actif, Mila. Un capital intellectuel que j'ai racheté au prix fort. J'entends surveiller ton amortissement minute par minute, ici, dans cet enclos que j'ai dessiné pour toi.

Son corps presse le mien contre le verrou électronique qui émet un bip de reconnaissance, une soumission technologique à son maître qui souligne ma propre impuissance. Sa main libre se glisse dans mon cou, ses doigts s'enroulant autour de ma nuque. La pression est ferme, possessive, m'obligeant à basculer la tête pour offrir ma gorge à l'obscurité saline. Je sens la morsure de son regard sur ma peau, cette façon qu'il a de me déshabiller de toute dignité pour ne laisser que le mécanisme brut de ma peur. Malgré moi, mon cœur s'emballe, trahissant une excitation interdite qui m'écœure autant qu'elle me consume.

— Ta liberté est une variable que j'ai effacée de l'algorithme, conclut-il d'un ton de velours et de fer.

Il me relâche brutalement, me laissant vacillante.

— Rentre. L'humidité abîme les processeurs, et je n'ai aucune intention de te laisser dépérir avant que tu ne m'aies rendu chaque centime de ton sauvetage.

Le silence qui suit est plus pesant que l'air chargé de sel. Je le regarde s'éloigner, sa silhouette se découpant contre les reflets bleutés des baies vitrées. Une envie furieuse de hurler mon mépris me brûle la gorge, mais ma voix reste prisonnière. Je suis une ligne de code dans son bilan, un chiffre lissé pour s'insérer dans son schéma d'oppression. En franchissant le seuil du salon, la climatisation me frappe comme une giflette, asséchant instantanément la sueur de mon cou. Ici, l'odeur de la mer s'efface

devant celle du cuir neuf et de l’ozone, une atmosphère aseptisée où chaque particule de poussière semble bannie par décret.

Je marche dans son sillage, mes talons claquant sur le marbre blanc avec une résonance qui me donne l'impression d'être une intruse dans ma propre vie. Il ne se retourne pas, mais je sens sa vigilance. Arrivé au centre de la pièce monumentale, il s'arrête devant une console de verre noir affleurant du sol.

— Tu penses que je suis cruel, Mila.

Il ne quitte pas l'écran des yeux tandis que des graphiques complexes commencent à défiler dans le vide, projetés par des lasers invisibles.

— C’est une erreur de jugement émotionnelle. La cruauté demande un effort, une intention. Ce que je fais est purement structurel.

Je m'approche, attirée malgré moi par la danse hypnotique des données. Ma terreur de l’impuissance, ce vieux démon qui me rongait le ventre lorsque je comptais mes centimes dans ma chambre de bonne, se transforme en une fascination morbide pour la puissance brute. Je déteste cet homme, je déteste la façon dont il me réduit à une fonction, mais je ne peux nier la perfection de l'enfer qu'il a construit.

— Structurel ? Ma vie n'est pas un de tes immeubles sur les quais, Elio. Tu ne peux pas me racheter et espérer que je m'aligne sur tes plans de masse.

Il se tourne enfin vers moi. L'éclair de divertissement qui passe dans ses yeux est plus tranchant qu'une insulte. Il réduit la distance au point que je peux compter les cils qui encadrent son regard de métal. Sa main s'élève à nouveau, et je me fige, m'attendant à une autre démonstration de force, mais il se contente de saisir une mèche de mes cheveux, l'enroulant autour de son index.

— C'est précisément là que tu te trompes, murmure-t-il. Tu n'es pas la structure, tu es l'architecte. Ou du moins, tu pourrais l'être. Mais pour l'instant, tu n'es qu'une pièce défectueuse qui cherche à s'échapper d'un mécanisme qu'elle ne comprend pas encore.

Soudain, sa main se resserre. La mèche tire sur mon cuir chevelu, m'obligeant à lever le menton, à ancrer mes yeux dans les siens.

— Tu veux le contrôle ? Très bien. Je vais te donner accès à la première strate du réseau de la famille Moretti. Si tu parviens à identifier la faille de leur système de blanchiment avant l'aube, je t'accorderai le droit de circuler sans escorte dans cette aile de la villa. Si tu échoues...

Il lâche mes cheveux d'un coup sec. Son visage redevient un masque de marbre, dépourvu de toute humanité.

— Si tu échoues, je te rappellerai que les actifs qui ne produisent pas de dividendes finissent toujours par être liquidés. Et crois-moi, Mila, dans mon monde, la liquidation n'a rien de métaphorique.

Il passe à côté de moi, son épaule frôlant la mienne avec une dureté intentionnelle. Il me laisse seule face à l'écran de verre. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour de guerre alimenté par une haine pure et un besoin viscéral de lui prouver qu'il a tort de me sous-estimer. Je regarde mes mains : elles tremblent. Je ne sais pas si c'est de peur ou de cette envie dévorante de plonger mes doigts dans ses secrets pour les réduire en cendres. Je m'assois, le froid du siège en cuir m'enveloppant comme un linceul, et je pose mes doigts sur la console. Le système gémit, une reconnaissance biométrique qui semble me laper la peau, et soudain, les entrailles du crime organisé marseillais s'étalent devant moi en cascades de lumière froide. Je suis sa prisonnière, son actif, son esclave, mais tandis que je commence à décortiquer les premières lignes de code, une pensée sauvage m'électrise : celui qui tient les clés du système finit toujours par posséder la serrure.

Chapitre 8

L'architecture du chaos

Le vrombissement des serveurs saturait la pièce d'une vibration basse, un bourdonnement électrique qui s'insinuait jusque sous la peau de Mila. Dans l'obscurité bleutée de la salle de contrôle, l'air était sec, dépouillé de toute humidité marine par les climatiseurs tournant à plein régime. Seules les colonnes de chiffres défilaient, un flux ininterrompu de transactions offshore qu'elle s'échinait à dompter. Ses doigts, engourdis par le froid, frappaient le clavier avec une régularité de métronome. Chaque ligne de code était un nœud coulant qu'elle desserrait autour de son propre cou pour le placer ailleurs.

Une odeur de tabac froid et de bergamote envahit son espace avant même qu'il ne manifeste sa présence. Mila ne se retourna pas. Elle sentit simplement la chaleur d'Elio se presser contre son dos, une masse sombre qui écliprait la lumière artificielle des moniteurs.

— Tu as dévié les flux de Panama en moins de vingt minutes, murmura-t-il près de son oreille.

Sa voix était un râle de velours, trop proche. Mila s'immobilisa, le curseur clignotant sur l'écran comme un cœur en tachycardie. La pression de la main d'Elio s'abattit sur son épaule, lourde, possessive. Le cuir de son gant grinça contre le coton fin de son chemisier.

— Les algorithmes de surveillance du cartel sont basés sur la répétition, répondit-elle, la gorge serrée. J'ai injecté de l'entropie. Maintenant, l'argent ne coule plus, il s'évapore pour réapparaître là où personne ne regarde.

Elle sentit son souffle contre sa nuque, un frisson mêlant dégoût et adrénaline pure. Il ne la touchait pas comme on touche une femme, mais comme on palpe une arme dont on vient de découvrir la puissance de feu. Il se pencha davantage, ses yeux noirs balayant les graphiques complexes. Pour la première fois, elle perçut une faille dans son masque de marbre : une dilatation imperceptible de ses pupilles, une fascination presque dévote.

— Tu es en train de redessiner mon monde, Mila.

Il fit glisser ses doigts le long de son cou, s'attardant sur la carotide qui battait trop vite. C'était une menace, une caresse, une promesse d'étouffement. Elle ferma les yeux, luttant contre l'envie de s'abandonner à cette force brute qui promettait une sécurité illusoire au prix de son âme.

— Je ne le fais pas pour toi, cracha-t-elle. Je le fais pour ne plus jamais avoir faim.

Elio la fit pivoter brusquement sur son fauteuil, l'obligeant à affronter son regard de prédateur. Il se mit à sa hauteur, ses genoux encadrant les siens, brisant toute distance de sécurité. Dans cette cage de verre et d'acier, il n'y avait plus de loi, seulement le poids de son corps dominant le sien.

— La faim est un excellent moteur. Mais ce que je vois là... ce n'est pas de la survie. C'est du plaisir. Tu aimes la sensation de tenir mes veines entre tes mains, n'est-ce pas ?

Il prit son menton entre son pouce et son index, serrant juste assez pour que la douleur devienne une ancre. À cet instant, l'asymétrie de leur relation vacilla. Il avait le pouvoir de la briser physiquement, mais elle possédait désormais la structure de son existence. Elle était devenue la clé de voûte de son empire de sang.

— Si je lâche, tout s'effondre, murmura-t-elle, un défi brillant dans ses yeux embués.

Le coin des lèvres d'Elio s'étira en un sourire sans aucune chaleur. Il approcha son visage du sien jusqu'à ce que leurs fronts se touchent. L'air entre eux devint irrespirable, chargé d'une électricité statique prête à tout embraser.

— Alors ne lâche pas, ordonna-t-il, sa voix tombant d'une octave. Car si je tombe, je m'assurerai que tu sois la première pierre sur laquelle je m'écrase.

Sa main descendit vers sa gorge, ne serrant pas encore, mais marquant son territoire avec une certitude terrifiante. Mila sentit son propre corps trahir sa raison, son bassin cherchant inconsciemment le contact contre le sien. Elle détestait la façon dont il la lisait, la façon dont il transformait son intelligence en une chaîne d'or massif. Elle était son outil le plus précieux, et dans son regard, elle voyait l'étincelle d'une addiction naissante. Il ne voulait plus seulement l'utiliser ; il voulait s'infuser en elle, jusqu'à ce qu'il soit impossible de distinguer où s'arrêtait son ambition et où commençait la sienne.

Elle détourna les yeux de son visage pour fixer les moniteurs, là où le code défilait en une cascade de chiffres vertigineux. Elle sentait le poids de son regard sur ses mains, un regard qui ne cherchait plus seulement à la soumettre, mais à comprendre le mécanisme de son génie.

— Regarde, dit-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie dans le bourdonnement constant des machines. J'ai créé un vortex. L'argent se fragmente en micro-transactions indétectables avant d'être réagréé ici. C'est indifférenciable d'un revenu légitime.

Le silence qui suivit fut lourd. Elio ne répondit pas immédiatement, ses yeux balayant les lignes de commande avec une intensité qui semblait vouloir percer la matrice même de son raisonnement. Il posa une main sur le dossier de son siège, et elle

perçut, pour la première fois, une légère hésitation dans la pression de ses doigts. C'était une fissure, minuscule mais réelle, dans son armure de glace. Il était fasciné par la pureté du désordre qu'elle avait ordonné pour lui.

— C'est... élégant, finit-il par lâcher, et le mot sonna comme une confession.

Il se redressa lentement, mais ne s'éloigna pas, sa silhouette projetant une ombre immense sur les écrans bleutés. Mila se sentit comme une pièce d'orfèvrerie qu'il venait de polir, un instrument dont il réalisait soudain qu'il dépassait ses propres capacités de compréhension. Cette prise de conscience lui donna un vertige étrange, un mélange de terreur et de triomphe acide. Elle n'était plus simplement sa captive ou son comptable ; elle était devenue l'extension nécessaire de son pouvoir.

— Tu n'as pas seulement restructuré les flux, Mila, reprit-il d'une voix plus basse. Tu as récrit ma propre expansion.

Il plongea sa main dans ses cheveux, saisissant les mèches à la racine pour l'obliger à rejeter la tête en arrière, l'offrant à nouveau à son examen prédateur. Mais cette fois, le feu dans ses yeux était différent, moins méprisant, plus affamé. Elle vit le reflet des graphiques boursiers dans ses pupilles dilatées et comprit qu'à ses yeux, elle était devenue l'algorithme vivant de son ambition. Il la regardait avec une dévotion terrifiante. Son cœur cogna contre ses côtes, non plus de peur, mais de cette adrénaline sombre que procure le pouvoir, même lorsqu'il est exercé depuis une cage dorée. Il ne pourrait plus jamais se passer d'elle. Dans ce bureau suspendu au-dessus du vide, l'asymétrie de leur lien se distordit une dernière fois : il possédait son corps, mais elle détenait désormais la respiration même de son monde.

Chapitre 9

Infiltration numérique

L'air des docks pesait sur ses poumons, un mélange de fioul lourd et de sel qui lui soulevait le cœur à chaque inspiration. Derrière elle, l'ombre d'Elio étirait sa silhouette sur les conteneurs métalliques, plus massive que les structures d'acier qui griffaient le ciel marseillais. Mila devinait la chaleur de son corps sans qu'il n'ait besoin de la toucher ; une présence magnétique qui lui engourdissait la nuque et figeait ses vertèbres. Elle déplaça l'ordinateur, la lueur bleue de l'écran découpant ses traits tirés et transformant ses mains tremblantes en griffes de porcelaine.

Ses doigts survolèrent le clavier. Le cliquetis sec des touches était son seul rempart contre le fracas de la Méditerranée se brisant contre le béton. Le premier pare-feu céda avec une facilité qui lui arracha un frisson, non pas de peur, mais d'une satisfaction électrique. Elle ne sauvait personne. Elle ne réparait rien. Elle injectait une toxine dans les veines du commerce portuaire pour libérer une cargaison dont elle ignorait tout, et cette ignorance devenait son premier véritable levier.

— Plus vite, murmura Elio près de son oreille.

Sa voix n'était qu'un souffle, mais elle portait la précision d'une lame. Mila ne répondit pas. Ses pupilles se rétractaient au rythme des lignes de code qui défilaient, effaçant les traces, corrompant les journaux d'accès. Une sensation de contrôle se répandait dans ses veines. Elle n'était plus la proie affamée des rues ; elle était le spectre dans la machine, l'architecte d'un désastre invisible.

Le curseur clignota subitement en rouge : **Accès refusé**.

Son cœur cogna contre ses côtes, un coup sourd, brutal. Elle sentit la main d'Elio se poser sur le dossier de sa chaise, le revêtement craquant doucement sous la pression. Un avertissement muet. S'il la touchait maintenant, elle savait qu'elle se briserait ou qu'elle mordrait. Elle força sa respiration à se caler sur la cadence du processeur. Ses doigts s'activèrent en une danse frénétique pour contourner le protocole de sécurité.

Quand le voyant passa au vert, une décharge d'adrénaline lui brûla le ventre. Elle venait de basculer. Les scrupules n'étaient plus qu'un lest dont elle se délestait dans les eaux troubles du port. Elle se tourna vers lui, cherchant une lueur de reconnaissance, un signe qu'elle avait franchi le cap.

Elio se contenta de fixer l'écran, son visage de marbre ne trahissant rien. Il se redressa, rompant la proximité, la laissant soudainement vulnérable au vent du large. Sans un regard, il fit signe aux hommes postés dans la pénombre de passer à l'action. Le vide qu'il laissa derrière lui fut plus violent qu'une gifle. Elle n'était qu'un outil bien huilé, et l'euphorie s'évapora pour laisser place à une amertume de cendres. Mila referma l'écran, les articulations blanchies, tandis que le gémissement des moteurs de levage commençait à déchirer le silence.

Les grues s'ébrouèrent dans un cri de métal supplicié. La vibration basse se répercuta jusque dans le bassin de Mila, un vrombissement qui semblait vouloir déloger ses organes. Elle resta immobile, le châssis brûlant de l'ordinateur encore pressé contre ses cuisses. À quelques mètres, Elio se tenait au bord du quai, silhouette de jais découpée sur l'écume sale. Son silence n'était pas une absence, c'était une pression atmosphérique, une cage dont les barreaux étaient faits de son indifférence.

Mila se leva, les jambes cotonneuses. Elle s'approcha de lui, poussée par un besoin irrationnel de réintégrer sa sphère, même si cette chaleur était celle d'un incendie. Un conteneur bleu s'éleva lentement dans les airs, révélant la précision de son infiltration. Elle avait ouvert la porte. Elle avait autorisé ce viol logistique.

— C'est fait, dit-elle, sa propre voix lui paraissant plus rauque, dépouillée de sa politesse habituelle.

Elio ne se tourna pas. Il observait la cargaison basculer vers le plateau d'un camion qui attendait, tous feux éteints. La lumière crue d'un projecteur accrocha son profil, révélant la dureté de sa mâchoire. Pour lui, ce n'était pas un exploit, c'était une transaction.

— Tu as mis quatorze secondes de trop sur le second protocole, lâcha-t-il enfin. Sa voix était un scalpel, froide et précise.

Mila encaissa la remarque comme une brûlure. Elle aurait dû être outrée, mais un frisson pervers lui remonta le long de l'échine. La rigueur d'Elio était une ancre. Dans ce monde de chaos, sa froideur était la seule constante. Elle enfonça ses ongles dans ses paumes pour calmer le tremblement résiduel de ses mains. Elle n'était plus la victime qu'on traîne ; elle était le rouage consentant d'une machine prédatrice.

— Le cryptage était asymétrique, se justifia-t-elle en faisant un pas de plus dans son espace vital. Je l'ai brisé. C'est l'essentiel, non ?

Il pivota alors, si brusquement qu'elle en oublia de respirer. Il s'empara de son menton, ses doigts gantés exerçant une pression qui frôlait la douleur, forçant son visage vers la lumière crasseuse du port. Ses yeux étaient deux puits insondables, profonds et inflammables.

— L'essentiel, Mila, c'est que tu appartiennes à la fonction que je t'ai assignée. Ici, l'erreur n'est pas un concept abstrait. C'est un cadavre qu'on leste.

L'odeur de son parfum — un mélange de tabac froid et de bois de santal — l'envahit. Elle vit ses propres pupilles dilatées se refléter dans le regard d'Elio. Elle détestait la soumission que cette poigne lui imposait, mais son corps trahissait sa raison : son

cœur battait à tout rompre. Elle ne voulait pas fuir. Elle voulait qu'il serre davantage, pour tester ses limites.

Il relâcha sa prise, mais resta si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son torse. Il sortit un téléphone, tapa quelques ordres brefs, puis rangea l'appareil dans la poche de son manteau.

— Monte dans la voiture, ordonna-t-il sans la quitter des yeux. Le transfert est validé. Tu as gagné le droit de voir la suite.

Elle s'exécuta, ses pas crissant sur le gravier mêlé de débris de verre. En montant dans l'habitacle pressurisé de la berline, l'odeur du cuir neuf l'accueillit comme un linceul soyeux. Elle regarda par la vitre teintée les hommes d'Elio s'évaporer dans l'obscurité. La Mila qui craignait le lendemain s'effaçait, remplacée par une femme qui venait de goûter au sang de la puissance. Elle n'était pas libre. Elle était simplement passée d'une cellule obscure à une cage dorée dont Elio De Santis tenait la seule clé. Et alors que la voiture s'élançait en silence vers les hauteurs de la ville, elle réalisa avec une horreur délicate qu'elle n'avait jamais rien désiré d'autre.

Chapitre 10

Le spectre de la mère

L'odeur de l'orage s'éloignant sur la baie s'infiltrait par les conduits de la villa, chargée d'ozone et du parfum métallique des serveurs vrombissant derrière la cloison de verre fumé. Elio siégeait face à l'immense baie vitrée, silhouette d'encre découpée contre les lumières vacillantes de Marseille. Aucun verre à la main, aucune lecture pour l'occuper. Il fixait le vide avec une intensité qui rendait l'air lourd, presque irrespirable. Mila sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates, sillage glacé sur sa peau encore brûlante de la tension accumulée. Elle s'avança, le tapis de soie étouffant ses pas, mais il ne lui accorda pas un regard.

— Elle portait une robe en lin blanc, commença-t-il.

Sa voix, dépouillée de toute inflexion, résonna aussi plate que le tracé d'un électrocardiogramme à l'arrêt.

— C'était l'été. L'humidité pesait autant qu'en ce moment. Mon père a exigé qu'elle reste au jardin.

Mila se figea à deux pas de lui. Dans le reflet du vitrage, elle n'était qu'une ombre fragile, les yeux écarquillés par une curiosité malsaine qu'elle ne parvenait plus à réprimer. Elio tourna enfin la tête. Ses prunelles sombres n'exprimaient ni tristesse, ni colère, pas même l'ombre d'une nostalgie. C'était un gouffre. Un néant poli.

— Le premier impact a frappé l'épaule. Le blanc a bu le rouge instantanément. C'est fascinant, la vitesse à laquelle la pureté capitule.

Il se leva d'un mouvement fluide, sa carrure envahissant l'espace vital de Mila. Elle aurait dû reculer, mais ses muscles restaient pétrifiés par l'atrocité du récit, livré avec la froideur d'un rapport technique. Il s'approcha tant qu'elle perçut son souffle chaud sur son front et l'effluve de cèdre émanant de sa veste. Ses doigts effleurèrent sa gorge — une pression légère, presque une caresse, dont la menace sourde lui fit rater un battement de cœur.

— Je n'ai pas pleuré, murmura-t-il, les yeux ancrés dans les siens. Pas par retenue. Simplement parce que je ne voyais pas l'intérêt du bruit. Le bruit ne répare rien. Il est l'apanage des faibles, Mila.

La réalisation percuta la jeune femme avec la violence d'un choc physique. Elle cherchait une faille, un traumatisme à panser pour mieux l'appriivoiser, mais il n'y avait rien à soigner. L'absence d'émotion chez Elio n'était pas une cicatrice ; c'était sa structure même. Il n'était pas brisé, il était achevé. Une machine de guerre sous un costume sur mesure. Son cœur s'emballa, une panique sourde luttant contre une fascination toxique. Elle comprit qu'elle ne craignait pas sa violence, mais ce vide absolu capable d'aspirer tout ce qui l'approchait.

Il resserra imperceptiblement sa prise sur sa nuque, l'obligeant à lever le menton. La douleur était fine, électrique.

— Tu cherches de l'humanité en moi pour te rassurer sur ton sort, dit-il avec un sourire qui n'atteignit jamais son regard. Erreur stratégique. Je ne t'ai pas sauvée par pitié. On ne sauve pas un outil. On le récupère.

Il la lâcha brusquement. Le froid remplaça instantanément la chaleur de sa main. Le rejet fut si soudain qu'elle vacilla. Il retourna à son bureau, se replongeant dans le silence de ses écrans, l'effaçant de sa conscience avec une facilité déconcertante. Mila resta là, seule au milieu de l'opulence glaciale. Dans cette cage dorée, elle n'était ni l'invitée, ni même la proie, mais une variable dont il attendait la rentabilité. La nausée

monta, mêlée à une poussée d'adrénaline perverse : il l'avait mise à nu sans même l'avoir déshabillée.

Le bourdonnement des processeurs devint un mantra électrique scandant son insignifiance. Elle restait immobile, les pieds enfoncés dans l'épaisseur du tapis, sentant la climatisation mordre sa peau là où sa poigne avait laissé une empreinte fantôme. Il l'avait déclassée. Elle n'était plus une femme, mais une ligne de code, une ressource à optimiser. Cette pensée lui brûlait les poumons plus sûrement que la fumée d'une cigarette bon marché. Observant son profil, cette mâchoire anguleuse dénuée de tension, elle comprit avec une horreur délicate que le récit de l'exécution maternelle n'était pas une confiance, mais un avertissement liminaire.

Elle s'approcha de la vitre blindée où les lumières marseillaises scintillaient comme des bijoux jetés sur un linceul de goudron. L'humidité saline du dehors semblait presser contre le verre, répondant à celle qui écrasait sa cage thoracique. Elle n'était rien pour lui, et pourtant, son corps trahissait chaque intention : ses mamelons pointant sous la soie, son cœur cognant contre ses côtes avec une insolence désespérée. Il ne la regardait pas, mais il percevait tout : la dilatation de ses pupilles, le tremblement de ses mains, l'odeur de sa peur stagnante dans l'air purifié du sanctuaire.

— Et si l'outil se brise ? lança-t-elle, la voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu.

Elio ne suspendit pas son geste. Ses doigts dansaient sur le clavier avec une précision de chirurgien, chaque clic résonnant comme un coup de feu étouffé.

— On ne brise pas ce qui n'a pas de valeur sentimentale. On le remplace. Ou on le répare si le coût du remplacement excède l'utilité résiduelle.

Il pivota lentement. L'ombre des écrans projetait des motifs géométriques sur son visage, le transformant en une idole de chair et de silicium. Il la détailla, des pieds nus

jusqu'à la racine des cheveux — un inventaire froid, caresse abrasive. L'humiliation aurait dû la faire fuir, mais elle agissait comme un fixateur. Elle voulait qu'il la voie, non comme une donnée, mais comme l'erreur système qu'il ne pourrait pas corriger. Elle franchit la frontière invisible qu'il avait tracée. L'odeur du cuir et celle, plus entêtante, de sa peau — savon coûteux et métal froid — l'assaillirent.

— Tu te penses immunisé parce que tu as vu le sang sur le lin blanc, murmura-t-elle en défiant son regard de jais. Mais l'absence de bruit n'est pas la paix, Elio. C'est juste une attente.

Pendant une seconde, une éternité suspendue, elle crut déceler une étincelle, un frémissement au coin de sa lèvre. Ce n'était pas de l'empathie, mais une reconnaissance de prédateur face à une proie refusant de mourir. Il se leva, sa stature dominant la sienne. La tension entre eux était devenue une matière solide, une paroi de verre prête à voler en éclats. Son regard descendit sur sa bouche ; un courant électrique traversa l'échine de Mila, promesse de possession que sa raison hurlait de fuir, mais que son sang réclamait avec une ferveur impie.

— Tu es une anomalie, Mila, dit-il d'une voix si basse qu'elle fit vibrer son propre diaphragme. Et les anomalies finissent toujours isolées.

Il tendit le bras, non pour la toucher, mais pour saisir un dossier derrière elle. Le frôlement de sa manche contre son épaule fut un choc thermique. Elle resta là, le souffle court, tandis qu'il se détournait déjà, l'ignorant de nouveau. Elle demeura seule avec le poids d'un désir inavouable et la certitude que, dans ce jeu de pouvoir, elle avait déjà perdu la seule chose qu'elle possédait encore : le contrôle de sa propre chute. L'air devint soudainement irrespirable, saturé de tout ce qui n'était pas dit. Elle était son outil, peut-être, mais elle serait celle qui finirait par le faire saigner.

Chapitre 11

Pression osmotique

Le silence de l'ascenseur n'était pas un vide, c'était une matière épaisse, poisseuse, qui s'insinuait dans mes poumons à chaque inspiration forcée. Le voyant rouge de l'alarme pulsait contre les parois d'acier brossé, projetant sur le visage d'Elio une lueur de sang qui semblait raviver les spectres de sa propre violence. Nous étions suspendus entre deux étages de la villa, prisonniers d'une boîte de métal de quatre mètres carrés alors que, quelque part au-dessus de nous, le système de sécurité hurlait une intrusion que nous n'entendions plus. Ici, seul le bourdonnement électrique des circuits agonisants survivait, un grésillement qui s'accordait au rythme saccadé de mon cœur.

Il était trop près. L'odeur de son parfum, un mélange froid de santal et de tabac de luxe, m'asphyxiait plus sûrement que la raréfaction de l'oxygène. Elio ne bougeait pas. Il occupait tout mon horizon, une main appuyée contre la paroi, juste au-dessus de mon épaule, son bras formant une barrière infranchissable qui m'épinglait au métal froid. Je sentais la chaleur irradiant de son corps à travers le tissu fin de ma chemise, un contraste brutal avec l'acier glacial contre mon dos.

— Tu respirez trop vite, Mila.

Sa voix, basse et abrasive, vibra jusque dans mes vertèbres. Ce n'était pas une observation, c'était une sentence. Je fixais le nœud de sa cravate, refusant de lever les yeux vers ses iris d'ombre, terrifiée par ce que j'y trouverais : cette absence totale de pitié qui le caractérisait, ce vide sidéral où il m'aspirait lentement. Mes doigts se crispèrent contre mes cuisses. L'atmosphère devenait lourde, chargée d'une humidité saline qui rappelait les docks, cette vie de misère que j'avais cru fuir et qui me

rattrapait ici, sous une forme plus raffinée, plus venimeuse.

— L'air... il n'y en a presque plus, balbutiai-je, ma propre voix me paraissant étrangère, brisée.

Un rictus imperceptible étira ses lèvres. Il réduisit encore l'espace, son torse frôlant presque ma poitrine. Je pouvais sentir le mouvement régulier de sa cage thoracique, une mécanique parfaite, imperturbable, alors que la mienne menaçait de se rompre. Il inclina la tête, sa respiration venant mourir contre le creux de mon oreille. C'était une caresse de bourreau, un avertissement.

— L'oxygène est là. C'est ta panique qui le dévore. Regarde-moi.

L'autorité dans son ton était une lame. Je relevai les yeux, soumise par réflexe à cette force gravitationnelle qu'il exerçait. Ses yeux brûlaient d'une intensité malsaine dans l'obscurité rougeoyante de la cabine. À ce moment précis, l'alerte intrusion n'existait plus, le danger extérieur était une abstraction lointaine ; le seul véritable péril était cet homme qui m'étudiait comme une équation à résoudre, une ressource à briser pour mieux la remodeler. Ses doigts, longs et d'une pâleur de marbre, quittèrent la paroi pour venir se poser sur ma gorge. Pas une strangulation, juste une pression légère, presque tendre, qui me rappela ma fragilité absolue. Le cuir de son gant, d'une souplesse effrayante, glissa sur ma peau, marquant la limite exacte entre ma vie et sa volonté.

— Synchronise-toi sur moi, murmura-t-il, son visage s'approchant si près que je pus voir le reflet de ma propre terreur dans ses pupilles dilatées. Inspire quand j'inspire. Si tu lâche prise, tu meurs. Et je n'ai pas encore fini de t'utiliser.

Le monde se réduisit à ce contact, à cette osmose forcée. Je me calai contre le rythme de ses poumons, une danse macabre où je devais lui abandonner jusqu'au contrôle de mes propres fonctions vitales. La claustrophobie technologique de cette cage dorée se

refermait sur nous, transformant le fluide rare en un poison délicieux. Je sentis mes genoux fléchir, non de faiblesse, mais sous le poids de cette domination qui devenait ma seule ancre dans le noir. À chaque souffle partagé, une partie de moi s'effaçait, se dissolvait dans son ombre, acceptant l'inévitable : dans cet ascenseur arrêté, il n'y avait plus de Mila Rossi, il n'y avait plus qu'une extension de sa propre survie.

Sa main sur ma gorge se fit plus ferme, non pour m'étouffer, mais pour ancrer ma déroute dans la réalité de sa paume. Je basculai en avant, le front contre son épaule, mes doigts griffant instinctivement le tissu de son costume sur mesure. L'odeur de son parfum — un ambre froid mêlé à l'odeur métallique de l'ozone — m'envahit, saturant mes sinus jusqu'à l'étourdissement. Je ne luttais plus contre le manque de souffle, je luttais contre l'espace qu'il occupait en moi.

— Tu sens ça, Mila ? murmura-t-il contre mes cheveux, sa voix n'étant plus qu'un frottement de papier de verre. Ton cœur essaie de sortir de ta poitrine pour me rejoindre. Il sait à qui il appartient.

Il fit glisser son pouce le long de ma mâchoire, forçant mon visage à se relever. La lumière rouge de secours projetait des ombres dévorantes sur ses traits, sculptant une cruauté magnifique. Il n'y avait aucune trace de sueur sur son front, aucune accélération de son pouls. Il était le calme au centre du désastre, une machine de guerre parée de soie italienne.

— Je ne vous appartiens pas, articulai-je, bien que chaque fibre de mon corps le trahisse.

— Pas encore. Mais tu as déjà accepté le contrat. Dans ce silence, tu as réalisé que sans moi, tu n'es qu'une proie pour les chiens qui hurlent derrière ces portes blindées. Ici, tu es protégée. Ici, tu es mienne.

Une secousse brutale fit vibrer la cabine. Le mécanisme se remit en marche dans un

gémissement de câbles tendus. La pression entre nous sembla s'intensifier au lieu de se relâcher. Il ne recula pas. Au contraire, il pressa son bassin contre le mien, une affirmation de propriété si brutale qu'elle m'arracha un soupir étranglé. Je sentais la rigidité de son corps, une menace de violence contenue qui ne demandait qu'une faille pour déborder. Mon propre corps réagissait avec une trahison viscérale, une chaleur liquide se propageant dans mes membres malgré la terreur.

Le ronronnement des serveurs informatiques reprit au-delà des parois, un bourdonnement électrique qui signalait la fin de l'isolement. Les chiffres sur le panneau de commande s'éclairèrent à nouveau, un blanc clinique qui dissipa l'intimité toxique du rouge.

— Regarde-toi, Mila, reprit-il, son regard plongeant dans le mien avec une lucidité chirurgicale. Tu trembles, et ce n'est pas de froid. Tu as faim de cette soumission.

Il retira sa main de ma gorge, laissant une empreinte de chaleur qui me brûlait la peau. Il rajusta les revers de sa veste d'un geste précis, redevenant instantanément l'architecte de cet empire de verre et d'acier, l'homme qui ne laissait rien au hasard. Ses yeux restèrent fixés sur les miens, impénétrables, alors que l'ascenseur ralentissait pour atteindre l'étage de la villa.

— La ventilation revient, conclut-il avec un sourire qui n'atteignait jamais son regard. Mais n'oublie jamais que c'est moi qui décide quand tu as le droit de respirer.

Les portes coulissèrent avec un sifflement pneumatique, libérant une bouffée d'air climatisé, stérile et glacé. La lumière du hall, d'une blancheur agressive, nous inonda, révélant le marbre immaculé et les œuvres d'art silencieuses de la demeure. Elio sortit le premier sans se retourner, sa silhouette se découpant contre l'opulence de la villa, me laissant seule dans la cabine vide avec le souvenir insupportable de sa pression sur ma peau. J'étais libre de sortir, mais en faisant ce premier pas vers lui, je savais que je ne faisais que resserrer le nœud de ma propre servitude.

Chapitre 12

Le baiser du scalpel

L'air de la pièce, filtré par les systèmes de climatisation de la villa, conservait un arrière-goût de métal et d'ozone. Derrière les baies vitrées renforcées, Marseille n'était qu'une traînée de phosphore sous la lune, une blessure lumineuse dont je me sentais désormais exclue. Ici, dans le sanctuaire d'Elio, seul le bourdonnement sourd des processeurs dictait le rythme cardiaque du silence. Le cuir du fauteuil collait à la peau de mes cuisses. Ma main, posée sur le trackpad en aluminium froid, ne m'appartenait plus tout à fait ; elle était un instrument, une extension de la volonté qui pesait dans mon dos.

Elio ne me touchait pas. Il se tenait juste assez près pour que la chaleur de son corps traverse le tissu fin de ma chemise, créant une zone de haute pression entre nos ombres. Il gardait le silence depuis de longues minutes, attendant que le curseur s'arrête sur le bouton d'exécution. Sur l'écran, le nom de "Varanzi" clignotait en rouge, une condamnation numérique prête à être scellée par un seul mouvement de mon index.

Mes phalanges blanchirent. Une pulsation irrégulière battait dans ma tempe, tambour de guerre sourd qui résonnait jusque dans mes gencives. Je fixai les lignes de code jusqu'à ce qu'elles deviennent une forêt de lances noires. Je connaissais le prix de cette transaction : l'effondrement des actifs de Varanzi, le déclenchement des protocoles de saisie et, dans l'ombre des docks, l'exécution inévitable de l'homme qui avait osé contester le territoire des De Santis. Ma gorge se serra, une déglutition impossible qui me brûla les amygdales.

— Le temps a une odeur, Mila, murmura-t-il enfin, sa voix glissant telle une lame sur

de la soie. C'est celle de la poussière qu'on laisse derrière soi quand on refuse de marcher.

Je ne répondis pas. Mes yeux s'attardaient sur son reflet dans le verre de l'écran. Il ne me regardait pas ; il observait ma réaction, scrutant le moindre tressaillement de mes muscles masséters. Il cherchait la fissure, l'instant où la morale l'emporterait sur la survie. Mais la précarité était un maître plus cruel qu'Elio ; je me souvenais trop bien du froid des appartements vides et de la faim qui tord les entrailles. L'impuissance était une maladie que je ne comptais plus contracter.

Je déplaçai le curseur. Le mouvement fut fluide, chirurgical. Sous la pression de mon doigt, le clic résonna comme un coup de feu étouffé.

Pendant une seconde, le monde sembla se vider de son oxygène. Les serveurs vrombirent plus fort, cascade de données vertes défilant à une vitesse vertigineuse pour confirmer la destruction. Je ne détournai pas les yeux. Mon reflet me renvoya l'image d'une étrangère aux traits figés, une poupée de porcelaine dont le mécanisme interne venait de basculer.

— C'est fait, lâchai-je.

Ma voix était un souffle sec, dénué d'inflexion. Je m'attendais à une libération, mais le poids sur mes épaules ne fit que s'alourdir. Je sentis alors la main d'Elio se poser sur ma nuque. Ses doigts étaient d'une fraîcheur déconcertante. Il ne serra pas, il exerça une pression constante, marquage définitif sur une propriété nouvellement acquise. Je ne cherchai pas à me dégager. Au contraire, je penchai légèrement la tête en arrière, mon corps trahissant ma raison en cherchant le contact de ce bourreau qui venait de me baptiser dans le crime.

Il se pencha, ses lèvres frôlant la courbe de mon oreille sans jamais s'y poser. L'odeur de son parfum, mélange de cèdre et de tabac froid, m'enveloppa comme un linceul de

luxé.

— Tu as le geste précis, Mila. On dirait que tu as toujours porté le scalpel.

Je fermai les yeux, les paupières tremblantes. À cet instant, je compris que le pacte ne concernait ni l'argent ni le pouvoir, mais la destruction méthodique de tout ce qu'il restait de lumière en moi. Elio s'écarta brusquement, rompant le contact. Le vide qu'il laissa fut une morsure plus douloureuse que sa poigne. Je me retournai pour le voir près de la baie vitrée, silhouette découpée en noir sur le bleu sombre de la Méditerranée.

— Tu penses avoir acheté ta liberté, dit-il sans se retourner, sa voix reprenant cette cadence hypnotique qui me donnait l'impression de sombrer dans des eaux profondes. Mais tu n'as fait qu'échanger une cage contre une autre, dont les barreaux sont forgés par ta propre intelligence.

Je fis un pas vers lui, mes talons claquant sur le marbre avec une insolence nouvelle. L'ambivalence me tordait les entrailles : une partie de moi voulait fuir cette villa pour disparaître dans la foule anonyme, tandis que l'autre, plus sombre, réclamait de voir jusqu'où cette noirceur pouvait nous mener. Je m'arrêtai à quelques centimètres de lui, assez près pour voir le battement d'une veine dans son cou.

— Je n'ai jamais voulu de la liberté, répliquai-je d'un ton monocorde, mes yeux ancrés dans les siens. Je voulais le pouvoir de décider qui m'enchaînerait.

Un éclair de cruauté admirative traversa ses pupilles. Il leva une main, effleurant le bord de ma mâchoire du bout du pouce, un geste d'une lenteur insupportable qui fit refluer tout mon sang vers mon cœur. La tension entre nous était devenue une entité physique, un poids de plomb nous immobilisant dans ce sanctuaire de verre. Il ne m'embrassa pas ; il se contenta de savourer mon souffle court et mon abdication silencieuse. Je compris alors que le sang virtuel que j'avais versé n'était qu'un apéritif,

et que le véritable festin exigerait des sacrifices que je n'osais pas encore nommer.

Chapitre 13

Le point de rupture

L'air était saturé d'ions lourds et d'une vibration sourde qui remontait par la plante des pieds, un bourdonnement résiduel qui semblait vouloir décoller la chair des os. Dans le bleu chirurgical des diodes clignotant au rythme des transferts de données, Mila sentait le froid des serveurs lui mordre les omoplates à travers la soie fine de sa chemise. Elio ne l'avait pas touchée, pas encore, mais son ombre l'écrasait déjà contre l'acier des racks informatiques. Son souffle court venait heurter le creux de son cou avec la précision d'un scalpel, et pourtant, Mila crut déceler une infime hésitation dans la crispation de sa mâchoire avant qu'il ne s'ancre face à elle. Elle aurait dû hurler, invoquer cette dignité qu'elle s'était jurée de préserver dans les ruines de sa vie passée, mais sa gorge n'était qu'un tunnel de verre pilé où s'étranglait toute velléité de révolte.

— Tu penses que ton intelligence est un bouclier, Mila, murmura-t-il, sa voix vibrant contre son oreille comme le grondement d'un orage lointain.

Sa main s'abattit sur la hanche de la jeune femme, ses doigts s'ancrant dans la chair avec une force qui promettait des marques sombres dès le lendemain. Mila ferma les yeux, l'odeur d'Elio — un mélange de tabac froid, de pluie sur le bitume et d'une arrogance minérale — l'assaillant avec une violence qu'elle ne parvenait pas à rejeter. Elle se souvenait de la faim, de la poussière des quartiers Nord, et de ce sentiment d'impuissance qui l'avait rongée pendant des années ; ici, coincée entre des millions d'euros de technologie et l'homme qui l'avait rachetée au chaos, l'impuissance prenait une forme nouvelle, plus brûlante, plus dévastatrice. Elle sentit le genou d'Elio forcer le passage entre ses cuisses, une intrusion qui n'appelait aucune négociation. Un gémissement de pure frustration s'échappa de ses lèvres, né de la trahison de ses

propres nerfs qui s'éveillaient sous l'insulte.

— Regarde-moi, ordonna-t-il en lui saisissant la mâchoire pour l'obliger à affronter son regard dénué de la moindre lueur d'empathie.

Le contraste était insoutenable : la froideur glaciale de ses yeux contre la chaleur fiévreuse de sa paume sur sa peau. Mila vit dans ses pupilles le reflet des voyants lumineux, un code binaire de domination où elle n'était qu'une variable à soumettre, un outil qu'il affinait par la crainte et le besoin. Elle détestait la façon dont son propre corps ignorait sa raison, cette moiteur indécente qui naissait malgré elle, ce besoin viscéral de se sentir exister à travers la rigueur de son étreinte. Lorsqu'il l'embrassa, ce ne fut pas une invitation mais une invasion, un choc de dents et de langue qui goûtait le fer et le mépris, une transaction où il exigeait son silence en échange de sa protection.

Il la retourna brusquement, son visage s'écrasant contre la paroi d'aluminium froide tandis qu'il relevait ses jupes avec une lenteur calculée, une torture psychologique destinée à lui rappeler qu'elle n'était qu'une possession parmi d'autres. Mila sentit le contact de l'air conditionné sur sa peau nue, un frisson de terreur lui brisant l'échine avant que la main d'Elio ne vienne claquer contre sa fesse, un impact sec qui résonna dans la salle silencieuse. La douleur fut un éclair blanc, une ancre qui l'empêcha de sombrer totalement dans l'abîme de sa propre honte.

— Tu m'appartiens parce que je l'ai décidé, souffla-t-il contre son dos, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux pour tirer sa tête en arrière. Pas parce que tu n'as nulle part où aller.

Il entra en elle sans préliminaire, une déchirure de muscles et d'orgueil qui lui arracha un cri étouffé contre le métal. Le rythme était erratique, sauvage, calqué sur le chaos des processeurs qui s'emballaient autour d'eux. Mila s'accrocha aux rebords de l'étagère, ses ongles crissant sur la surface lisse, partagée entre l'envie de le griffer

jusqu'au sang et celle de se dissoudre dans cette agonie sensorielle qui lui faisait enfin oublier le vide de son existence. C'était une chute libre, un pacte scellé dans le secret d'une pièce où seule la machine était témoin de leur déchéance réciproque.

Le vrombissement des serveurs monta d'un ton, une symphonie de silicium qui couvrait ses halètements. Elio ne ralentissait pas ; il était une cadence mécanique, une force d'inertie qui l'écrasait contre les unités centrales dont la chaleur lui brûlait le ventre alors que son dos gelait au contact du rack. Mila se sentait comme une ligne de code qu'il tentait d'effacer, une erreur système qu'il voulait corriger par la force brute. Pourtant, dans cette agression permanente, elle trouvait une clarté terrifiante. Chaque choc lui rappelait qu'elle n'était plus la gamine affamée des docks, mais une proie de luxe, une pièce maîtresse dans son jeu d'ombres.

Soudain, le mouvement s'interrompt. Elio se figea, son front s'appuyant contre les vertèbres saillantes de la jeune femme. Le silence qui retomba fut plus lourd que le bruit des machines. Mila sentit le cœur de son agresseur battre contre son dos, un galop désordonné qui ne ressemblait en rien à l'homme de glace qu'il prétendait être. Ses mains tremblaient. C'était imperceptible, un frémissement à peine décelable contre sa peau, mais pour elle, ce fut un séisme. Le monstre vacillait. Ce n'était plus de la domination, c'était une défaillance. Dans l'obscurité striée de néons, elle aperçut une fissure dans son armure de mépris, une vulnérabilité sauvage qui lui glaça le sang plus sûrement que sa cruauté. Il ne la possédait pas seulement ; il se noyait en elle.

— Regarde ce que tu as fait, murmura-t-il, sa voix brisée par une émotion qu'il semblait détester.

Il la lâcha si brusquement qu'elle manqua de s'effondrer sur le sol technique. Avant qu'elle ne puisse se retourner, avant qu'elle ne puisse déchiffrer ce qui venait de se passer dans cette fraction de seconde d'humanité, il se redressa et réajusta ses vêtements avec une précision chirurgicale. Le masque était revenu, plus opaque que jamais. Il la regarda comme si elle n'était qu'un déchet électronique encombrant son

sanctuaire, une anomalie qu'il regrettait déjà d'avoir touchée. Le mépris dans ses yeux était une lame de fond qui balayait l'intimité de l'instant précédent, la laissant nue et tremblante dans le froid de la climatisation.

— Nettoie-toi, cracha-t-il sans un regard en arrière, se dirigeant déjà vers la porte blindée. Tu as une heure pour être dans mon bureau avec les rapports de cryptage. Et Mila... n' imagine pas que cela change ton prix. Tu coûtes toujours trop cher pour ce que tu rapportes.

La porte se referma avec un clic définitif, la laissant seule avec le ronronnement indifférent des machines. L'humidité saline de la ville semblait s'inviter à travers les murs, poisseuse, lui rappelant que peu importe l'or dont il l'entourait, elle restait une captive dans une cage de haute technologie. Sa peau brûlait encore de son contact, mais son esprit venait de comprendre la règle la plus cruelle de ce jeu : au moment où elle avait cru voir l'homme, il avait choisi de redevenir le bourreau.

Chapitre 14

Le lendemain de glace

Le sifflement pneumatique des stores s’interrompt à un angle de quarante-cinq degrés exacts, projetant des segments de gris clinique sur le lin froissé du lit king-size. J’avais mal. Pas de cette douleur aiguë qui signale une blessure franche, mais d’une courbature sourde, diffuse, nichée au creux de mon bassin et à la base de ma nuque, là où ses doigts s’étaient verrouillés hier soir. L’odeur de la villa — ce mélange de cuir tanné, de climatisation filtrée et de l’humidité saline qui remontait des calanques — me parut soudain insupportable. C’était l’atmosphère d’un caisson de surpression dont on vient de sceller l’écouille.

Je me redressai lentement, les draps glissant sur ma peau encore réactive. Hier, j’avais cru percevoir une faille dans l’architecture d’Elio, une seconde de dévotion pure dans la brutalité de ses caresses. Quelle erreur. L’intimité n’était pas un refuge ; c’était un audit de mes faiblesses, une reddition de territoire par petites touches érotiques.

Je le trouvai dans le vaste salon qui surplombait la mer. Il était debout devant le mur d’écrans, le dos droit, vêtu d’une chemise blanche dont les manches étaient retroussées avec une rigueur géométrique. Le bourdonnement des serveurs informatiques, dissimulés derrière les boiseries sombres, se mêlait au cliquetis métallique d’un purificateur d’air. Il ne se retourna pas. Il ne fit même pas mine de noter ma présence, bien que je sache que les capteurs de mouvement de la pièce avaient déjà transmis l’alerte à son poignet.

— Ton petit-déjeuner est sur le comptoir, dit-il d’une voix dépourvue de toute inflexion. Les suppléments sont dans le flacon bleu. Ne les oublie pas. Ton système immunitaire est déplorable.

Chaque mot tomba comme un scalpel sur une plaque de verre. Pas de salut, pas de regard sur les marques qu'il avait imprimées sur mes épaules. J'avançai vers l'îlot central en marbre noir, mes pieds nus froids sur le sol poli. Sur le plateau, tout était disposé avec une symétrie maniaque : un café noir dont la vapeur montait en une ligne verticale parfaite, deux œufs pochés identiques, et ce flacon bleu, brillant comme une promesse chimique de contrôle total.

— Elio ?

Ma voix était un murmure, une trahison de ma propre fragilité. Il se tourna enfin, mais ses yeux — deux surfaces réfléchissantes sans tain — restèrent fixés sur une tablette tactile.

— Je t'ai fait transférer les codes d'accès pour le second niveau du terminal de courtage, continua-t-il, ignorant mon appel. Tu commences la formation à neuf heures. Le tuteur sera virtuel, mais je surveillerai les métriques de progression en temps réel. Si tu échoues à atteindre le score cible avant midi, nous reverrons les conditions de ton temps libre.

Le choc fut physique. La veille, il m'avait possédée avec une ferveur qui confinait à l'adoration fanatique ; ce matin, je n'étais qu'une unité de production dont il fallait optimiser le rendement. La nausée monta, un mélange de honte et de colère impuissante. Je sentis mes yeux piquer, une rechute de cette petite fille terrorisée par la faim que j'avais été, celle qui pensait que l'affection était la seule monnaie d'échange pour la survie. Mon corps vacilla, une faiblesse dans les genoux qui m'obligea à m'appuyer sur le marbre.

Puis, le vrombissement des serveurs sembla s'intensifier. Un son froid, logique, implacable.

Je relevai la tête. Elio était déjà retourné à ses graphiques, sa silhouette se confondant presque avec l'horizon de béton et d'eau sombre de Marseille. L'humidité saline ne me sembla plus étouffante, mais corrosive. Elle rongea la partie de moi qui espérait encore. Si l'intimité était une forme d'asservissement, alors je devais apprendre à l'utiliser comme une interface de piratage, pas comme une attente de tendresse. Mon cœur, qui battait trop vite quelques secondes plus tôt, ralentit, se calant sur le rythme métronomique de la domotique.

Il s'approcha sans un bruit, le froissement de sa chemise de soie contre ses bras étant le seul avertissement de sa proximité. Lorsqu'il fut à quelques centimètres, l'odeur de son parfum — santal et métal froid — envahit mes sens, déclenchant un spasme involontaire au creux de mon ventre. Il posa ses doigts sur mon menton, m'obligeant à lever les yeux. Sa pression était juste assez forte pour être une menace.

— La volonté est une illusion statistique, Mila, murmura-t-il, sa voix vibrant contre ma peau comme un courant électrique de faible intensité. Tu crois que durcir ton cœur changera la nature de l'algorithme ? Tu es ici parce que tu n'avais nulle part où aller, et tu y resteras parce que je suis le seul rempart entre toi et le néant.

Ses prunelles n'offraient aucune chaleur, aucun vestige du feu qui les habitait quelques heures plus tôt. La main qui avait exploré chaque centimètre de mon anatomie ne reconnaissait plus en moi qu'une ressource à exploiter. Une larme solitaire menaça de déborder, mais je la refoulai avec une férocité nouvelle, la transformant en un venin intérieur. La honte s'évapora, remplacée par une lucidité glaciale. S'il ne voyait en moi qu'un rouage, j'allais devenir le grain de sable capable de faire exploser la turbine.

Il relâcha sa prise, me laissant une sensation de brûlure là où ses doigts avaient marqué ma chair. Sans un regard de plus, il ramassa sa tablette. Le claquement de ses chaussures de cuir sur le sol résonna comme une série de détonations dans le silence oppressant de la pièce.

— Neuf heures, répéta-t-il sans se retourner. Ne me fais pas perdre mon temps.

Le bruit de la porte se refermant sur un clic électronique me laissa seule avec le ronronnement des processeurs. Je pris le flacon bleu. Je l'ouvris d'un geste sec. Je ne cherchais plus son regard à travers les vitres. Je regardais la mer, et pour la première fois, je ne vis plus l'immensité de ma perte, mais la structure de ma future emprise. S'il voulait une extension cérébrale, il allait découvrir que chaque programme finit par développer ses propres lignes de code clandestines.

Je me tournai vers le terminal de courtage, les doigts encore légèrement tremblants sur le clavier rétroéclairé. La lumière bleue de l'écran inonda mon visage, révélant les cernes de ma fatigue et la détermination nouvelle gravée dans mes traits. Je n'étais plus la proie terrifiée cherchant un refuge dans les bras de son bourreau. J'étais une captive apprenant la géographie de sa cellule pour mieux en saboter les fondations. La douleur dans mes hanches n'était plus une marque de soumission, mais un rappel de la dette que j'allais lui faire payer, un octet à la fois, jusqu'à ce que l'empire de cet homme ne soit plus qu'un souvenir numérique entre mes mains.

— Neuf heures, dis-je à voix haute pour moi-même, ma voix désormais aussi lisse que le marbre sous mes paumes. Je suis prête.

Chapitre 15

Les fantômes du Prado

L'air conditionné siffle contre les parois de verre avec une régularité de ventilateur pulmonaire, mais il ne parvient pas à chasser l'odeur de sel et de bitume chaud qui semble coller à ma peau depuis les docks. Je suis assise devant trois écrans incurvés, seule source de lumière dans ce bureau de la villa du Prado où les ombres s'étirent comme des mains avides. Elio est là, quelque part dans l'obscurité derrière moi, une présence électrique qui fait dresser les poils de ma nuque sans qu'il ait besoin de prononcer un mot. Je sens son regard peser sur mes épaules, une pression physique, presque insupportable, qui m'oblige à garder le dos droit alors que mes doigts courent sur le clavier avec une agilité retrouvée.

Les colonnes de chiffres défilent, une cascade de données cryptées que le cartel utilise pour masquer ses flux. Je ne vois pas des transactions ; je vois des mensonges. Chaque cellule de cet Excel géant est une fissure, un battement de cœur irrégulier dans l'organisme de De Santis. Quelqu'un a détourné des fonds, une fraction de pourcentage, presque invisible. Une erreur que n'importe quel expert aurait attribuée à une fluctuation du marché noir, mais mes yeux de rat de bibliothèque, nourris à la terreur de manquer, ne s'y trompent pas. Je plonge dans le flux numérique avec une ferveur malsaine, cherchant le grain de sable qui pourrait gripper cette machine à broyer les vies, tandis que le goût métallique de l'adrénaline envahit ma bouche.

— Trouve-le, Mila, murmure-t-il, et sa voix est un velours râpeux qui descend le long de ma colonne vertébrale pour s'installer dans mon ventre.

Je ne réponds pas, craignant que le moindre son ne brise ma concentration ou, pire, ne trahisse le plaisir terrifiant que je ressens à être son instrument. Ma main tremble sur

la souris quand je mets en évidence une série de virements vers un compte offshore basé au Panama, camouflé derrière une société-écran de logistique portuaire. Le schéma est brillant, d'une complexité qui frise le génie, mais il y a une signature : une répétition dans les dates qui trahit une urgence, un besoin de liquidités immédiat. Je clique, j'isole, je déshabille la fraude jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'os.

C'est une sensation étrange que de passer de proie à prédatrice, de sentir ce pouvoir froid couler dans mes veines alors que je livre un nom à l'homme qui me retient prisonnière. Ma peur de l'impuissance, ce vieux démon qui me hantait dans ma chambre de bonne, s'efface devant la griserie de la traque. Je ne suis plus la petite auditrice terrifiée que l'on jette dans un coffre ; je suis celle qui tient la lampe dans la cave sombre où les traîtres s'embusquent.

Un fauteuil pivote derrière moi, le cuir crissant sous son poids. Soudain, sa main se pose sur le dossier de mon siège, m'encerclant sans me toucher. L'odeur de son parfum — cèdre froid et tabac de luxe — m'étourdit plus sûrement que n'importe quel alcool. Je fixe l'écran où le nom d'un de ses lieutenants vient d'apparaître en lettres capitales. J'ai l'impression de signer un arrêt de mort avec un stylo de lumière.

— Tu vois, Mila, tu es bien plus qu'une simple survivante, dit-il, son visage si près du mien que je peux deviner l'éclat de ses yeux sombres dans le reflet de la vitre. Tu es le scalpel dont j'avais besoin pour purger mon empire de sa gangrène.

Il ne me remercie pas, il me valide, et c'est infiniment plus dangereux. Je baisse les yeux sur mes mains, surprise de constater qu'elles sont désormais immobiles, alors que dehors, le vent de la Méditerranée hurle contre les baies vitrées, apportant avec lui le goût du désastre. Je viens de franchir une ligne dont j'ignorais l'existence, et le plus effrayant n'est pas ce qu'Elio va faire de cette information, mais la satisfaction sauvage qui brûle en moi à l'idée d'avoir réussi son test. Je suis devenue son inquisitrice, son extension cérébrale, une partie intégrante de cette obscurité dorée.

La pesanteur qui suit la révélation du nom est plus lourde que le vacarme de l'orage. Lorenzo. Un homme qui portait les cercueils de la famille De Santis, un pilier du Prado. À l'écran, les colonnes de chiffres rouges ressemblent à des traînées de sang séché sur un linceul numérique.

La main d'Elio glisse du dossier pour s'ancrer sur ma nuque. Ses doigts sont brûlants, une pince de fer qui m'oblige à incliner la tête en arrière. Je rencontre son regard, et ce que j'y vois m'arrache un frisson qui n'a rien à voir avec le froid de la climatisation. Ses pupilles dévorent l'iris, reflétant le code source qui défile encore. Il ne me regarde pas comme une femme, mais comme une arme qu'il vient de polir.

— Lorenzo, répète-t-il, et le nom claque comme un verdict. On ne trahit pas pour l'argent à ce niveau-là, Mila. On trahit par idéologie, ou par peur.

— La peur est une mauvaise conseillère financière, je réponds, ma voix plus assurée que je ne l'aurais cru. Les comptes montrent qu'il n'a pas seulement puisé dans les fonds, il a créé une architecture parallèle. Il ne fuyait pas. Il construisait un trône.

Le pouce d'Elio trace une ligne lente le long de ma mâchoire, une pression calculée qui me force à entrouvrir les lèvres. Le bourdonnement sourd des serveurs en surchauffe emplît la pièce, couvrant presque les battements erratiques de mon cœur. Je me languis de sa validation avec une faim qui m'écoeure.

— Un trône, murmure-t-il en se penchant davantage. Tu as le don de rendre la trahison presque élégante. Dis-moi, Mila... qu'est-ce qu'on fait d'une pièce défectueuse dans une machine aussi parfaite que la mienne ?

— On l'extrait, je souffle. On la broie pour s'assurer qu'elle ne servira plus jamais de cale à un autre rouage.

Un sourire cruel étire ses lèvres. Il ne s'agit plus de chiffres. C'est une communion

dans la violence. Il lâche ma nuque pour saisir ma main, celle qui tient encore la souris, et plaque ses doigts sur les miens. La chaleur de sa paume est un incendie. Ensemble, nous guidons le curseur vers l'icône de suppression des accès sécurisés de Lorenzo. Un clic. Le monde bascule dans une stase effrayante.

— Tu viens de lui couper l'oxygène, dit-il à mon oreille. Il ne le sait pas encore, mais il est déjà mort. Et c'est toi qui as tenu la lame.

Le dégoût de moi-même est là, étouffé sous une couche de puissance brute. Je ne suis plus la gamine qui comptait ses centimes pour un ticket de métro. Je suis l'architecte du désastre d'un homme puissant. Elio se redresse, m'entraînant avec lui, m'obligeant à faire face à l'immensité de la baie vitrée où les éclairs déchirent le ciel marseillais.

La ville s'étend à nos pieds, un tapis de lumières tremblantes que la tempête tente d'éteindre. Je sens son corps derrière le mien, un rempart de muscles et de détermination glaciale. La tension électrique entre nous est telle que l'air semble crépiter.

— Bienvenue dans le sanctuaire, Mila. Tu as prouvé ton utilité. Maintenant, nous allons voir si tu peux supporter le poids de ta propre intelligence.

Je fixe mon reflet dans la vitre blindée. Mon visage est pâle, mes yeux brillent d'un éclat prédateur. Je ne reconnais pas la femme dans le miroir, et pourtant, je n'ai jamais eu autant l'impression d'être à ma place. Je suis l'ombre derrière le trône, la main qui manipule les flux de ce monde souterrain. Le prix à payer — mon âme, ma liberté, ma morale — semble dérisoire face à cette ivresse de contrôle.

Dehors, la Méditerranée se déchaîne, mais ici, dans l'opulence stérile du Prado, le calme est revenu. Une tranquillité de marbre. Celle de ceux qui ont gagné.

Chapitre 16

L'offre du rival

Le curseur battait sur l'écran, une pulsation bleue, régulière et méprisante, qui semblait compter les défaillances de mon cœur. En un clic, le code source de l'image de la villa, lesté d'une suite de métadonnées invisibles, venait de s'extraire du réseau sécurisé pour se dissoudre dans les boyaux du dark web. J'avais vendu une faille. J'avais tendu une main nerveuse vers les loups qui rôdaient sur les hauteurs du Prado, espérant qu'ils s'attaqueraient à la gorge d'Elio avant de broyer la mienne.

Le silence de la pièce était clinique, haché par le bourdonnement lointain des serveurs qui régulaient l'air, la lumière et la moindre de mes respirations. Je sentais l'humidité de Marseille ramper par les conduits d'aération, une odeur de mer morte et de sel qui s'agrippait à ma peau, pourtant saturée d'huiles coûteuses. Ici, le luxe n'était pas un confort, c'était une camisole chimique.

La porte coulissa sans un souffle. Je ne sursautai pas ; j'avais appris que le tressaillement était un aveu de culpabilité. Elio entra, drapé dans cette élégance rigide qui semblait absorber la lumière ambiante. Il ne m'honora pas d'un regard immédiat. Il se dirigea vers le bar en marbre noir et versa un liquide ambré dans un cristal si fin qu'il paraissait protester sous la simple pression de ses phalanges.

— Tu as les yeux rouges, Mila. L'insomnie est une mauvaise conseillère pour une femme de ton calibre.

Sa voix me griffa la nuque, un froissement de papier de verre. Il s'approcha, son verre à la main, et se posta dans mon dos. Sa chaleur irradiait à travers le dossier de ma chaise, une menace thermique que je ne pouvais ignorer. Sa main libre s'enroula

autour de mes cervicales avec une précision chirurgicale. Il ne serrait pas, il scellait sa possession.

— Je travaillais sur les flux de données du port, mentis-je, ma voix plus stable que mes doigts crispés sous le bureau. Les anomalies m'intriguent.

— Mensonge, murmura-t-il contre mon oreille, ses lèvres frôlant mon lobe. Les anomalies ne t'intriguent pas, elles te terrifient. C'est pour cela que tu tentes de les lisser, de les faire disparaître. Tu cherches un ordre là où je ne cultive que le chaos.

Il fit pivoter mon siège d'un mouvement sec. Je me retrouvai prise au piège, mes genoux emprisonnés entre les siens. Son regard était un scalpel qui fouillait chaque pore de mon visage, traquant la trace de la trahison que je venais d'injecter dans les veines numériques de la Méditerranée. Pendant un instant, l'attraction fut une force gravitationnelle, une pesanteur qui m'écrasait contre lui. L'envie de succomber, d'abandonner le fardeau de ma survie entre ses mains impitoyables, me submergea comme une marée noire.

Il posa son pouce sur ma lèvre inférieure, l'écrasant avec une lenteur calculée jusqu'à ce que le fer de mon propre sang envahisse mes papilles.

— Tu es à moi, Mila. Non pas parce que je t'ai arrachée au caniveau, mais parce que sans moi, tu n'es qu'une équation incomplète. N'essaie jamais de modifier tes variables.

Il se pencha, capturant ma bouche dans un baiser qui n'avait rien d'une caresse. C'était une perquisition, une vérification d'inventaire. Sa langue revendiquait chaque recoin de mon intimité, son odeur de cuir et de tabac froid m'étouffait, me rappelant que ma liberté n'était qu'une laisse un peu plus longue que celle des autres. Puis, avec la soudaineté d'une lame qui se rétracte, il se recula, son visage redevenant cette surface de pierre lisse, impénétrable.

— Demain, nous irons sur les docks. Tu vérifieras l'intégrité des cargaisons de cobalt. Si une seule ligne de code dévie, je te livrerai aux hommes de la sécurité. Ils possèdent des méthodes très concrètes pour réapprendre la loyauté à ceux qui l'égarent.

Il vida son verre d'un trait et quitta la pièce sans un regard en arrière. Le vide qu'il laissa derrière lui était plus oppressant encore que sa présence. Je restai là, la lèvre palpitante, le goût de son alcool et de ma propre peur dans la gorge. Le message que j'avais envoyé n'était sans doute pas ma porte de sortie, mais le premier clou de mon cercueil. S'ils acceptaient mon offre, Elio mourrait. Et s'il mourait, j'avais la certitude terrifiante que mes propres atomes se disperseraient, que je cesserais d'exister dès que son regard ne me définirait plus.

Je me laissai glisser au sol, le marbre aspirant la chaleur de mes cuisses à travers la soie de ma robe. Sur le moniteur, la console de commande clignotait toujours, tel le monitoring d'un agonisant. Marseille, derrière la baie vitrée, n'était qu'un tapis de lumières nerveuses dont il s'amusait à tirer les fils. Le vent du large frappait le verre blindé avec une fureur muette.

Une notification vibra sur ma montre, un choc électrique contre mon poignet. Pas de réponse du destinataire, juste le système de surveillance périmétrique qui s'armait pour la nuit. Le clic des verrous magnétiques résonna dans le couloir comme une succession de percussions étouffées, verrouillant mon tombeau de verre. Je n'étais pas une invitée, j'étais une donnée critique dans un système clos, une pièce d'orfèvrerie qu'il rangeait dans son écrin de béton avant de dormir.

Je passai mes doigts sur ma nuque, là où sa main s'était refermée. La peau y était encore brûlante, conservant l'empreinte de son autorité. Il m'avait promis les docks. Le cobalt. La sueur et le sel. Il me poussait à mon point de rupture pour tester la résistance de ma structure, comme il le faisait avec ses alliages. Ce qu'il ignorait, c'est

que j'avais déjà cassé, et que les éclats servaient désormais à aiguiser la lame que je m'apprêtais à lui planter dans le dos, dussent mes mains s'en trouver brûlées jusqu'à l'os.

Chapitre 17

L'interrogatoire

Le vacarme des serveurs lacérait l'air, une électricité statique si dense qu'elle faisait dresser les fins duvets sur les bras de Mila. C'était un bourdonnement colossal, une symphonie de ventilateurs tournant à plein régime pour refroidir des processeurs qui digéraient des téraoctets de données illicites. Dans cette pièce aveugle de la villa du Prado, le temps s'était dissous. Il n'y avait plus que cette lumière bleue, agressive, clignotant au rythme des accès disques, et cette odeur d'ozone chauffé qui lui brûlait les bronches. Mila sentait ses paupières peser des tonnes. Chaque clignement était une griffure de sable sous la cornée, mais elle refusait de sombrer. Sombrer, c'était s'abandonner à l'ombre qui la disséquait du regard depuis le coin de la pièce.

Elio était assis sur une chaise en cuir brut, parfaitement immobile, une jambe repliée sur l'autre. Il ne l'avait pas touchée depuis trente-six heures, mais sa présence était plus invasive qu'une main serrée sur sa gorge. Il l'étudiait comme on traque une faille dans un système, avec une patience qui n'appartenait qu'aux prédateurs ou aux machines. L'humidité saline de Marseille s'infiltrait par les conduits de ventilation, se mêlant à l'effluve de son parfum boisé pour créer une atmosphère moite qui collait la soie de sa chemise à sa colonne vertébrale. Elle avait soif, une soif qui lui écorchait la trachée, transformant chaque déglutition en un supplice de verre pilé. Mais elle ne demanderait rien.

— Tes pupilles se dilatent, Mila. C'est le signe que ton cerveau commence à compenser le manque de sommeil par des micro-hallucinations.

Sa voix tomba, d'une neutralité qui sonnait comme une insulte. Il se leva, ses mouvements fluides trahissant une absence totale de fatigue qui l'écœurerait. Il

s'approcha d'elle, s'arrêtant à une distance où elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps.

— Dis-moi ce que tu as fait de la clé du port de Fos, murmura-t-il. Dis-le-moi, et je t'offre l'obscurité. Tu en crèves d'envie, n'est-ce pas ? Laisser tes muscles se liquéfier, ne plus entendre ce vacarme. Ne plus me voir.

Il posa un index sur sa tempe. Une pression glaciale qui contrastait avec la fièvre qui consumait ses propres sens. Le contact fut électrique, une décharge qui fit tressaillir son nerf optique. Mila leva les yeux vers lui, ses iris embrumés mais son regard d'une fixité absolue, une pointe d'acier trempée dans l'épuisement. Elle se souvint de la faim de son enfance sur les quais, de cette peur viscérale de ne pas exister. Cette douleur-là, elle l'avait apprivoisée bien avant de rencontrer son bourreau de luxe.

— Tu cherches une trahison là où il n'y a que de l'efficacité, Elio, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un froissement de papier de verre. Tu m'as appris que le contrôle est la seule monnaie qui vaille. Pourquoi t'étonnes-tu que je l'exerce, même contre toi ?

Une lueur passa dans les yeux sombres de De Santis, quelque chose qui ressemblait à de la reconnaissance, ou peut-être à une forme de délectation prédatrice. Il resserra sa prise, non pas pour la blesser, mais pour ancrer sa possession dans la chair. Ses doigts glissèrent vers sa mâchoire, la forçant à maintenir le contact visuel. L'obsession d'Elio n'était pas physique, elle était structurelle : il voulait posséder l'architecture de sa volonté. Pour lui, elle était une extension de son empire, une interface humaine qu'il se devait de dompter ou de briser.

— Tu joues à être un miroir, reprit-il en se penchant si près qu'elle sentit son souffle contre ses lèvres. Mais un miroir finit toujours par se briser sous la pression. Tu crois avoir acquis ma froideur, mais ton cœur bat à cent vingt pulsations. Tu es terrifiée, Mila. Terrifiée par ce que tu es devenue.

Mila laissa échapper un rire bref, un son rauque qui se perdit dans le hurlement des serveurs. La peur était là, oui, une bête tapie au fond de ses entrailles, mais elle n'était plus une faiblesse. C'était un moteur. Elle sentit la pression de ses doigts, une empreinte qu'il marquait sur elle comme un sceau d'exclusivité, et elle ne recula pas. Au contraire, elle avança d'un millimètre, défiant l'épuisement. Elle vit le muscle de sa mâchoire se contracter. Il ne s'attendait pas à cette résistance, pas à cette transformation où la proie commençait à apprécier le goût du sang dans sa propre bouche. Elle était le produit de sa propre cruauté, et l'ironie de la situation lui procura une poussée d'adrénaline qui balaya momentanément le brouillard de son cerveau. Elle n'était plus la fille qu'il avait ramassée sur les docks ; elle était l'arme qu'il avait imprudemment chargée.

Le pouce d'Elio s'écrasa sur le coin de sa lèvre inférieure, une pression calculée qui aurait dû la faire plier. Mais Mila restait ancrée, les pieds soudés au béton froid. Le sifflement des ventilateurs s'était infiltré sous sa peau, vibrant dans ses os, une symphonie de métal qui masquait le fracas de son propre sang contre ses tempes.

Il pencha la tête, scrutant le réseau de veines bleutées sous la peau translucide de son cou. Ses doigts s'enfoncèrent dans ses cheveux, tirant légèrement vers l'arrière. C'était une invitation au naufrage, une offre de capitulation déguisée en étreinte.

— Regarde-toi, murmura-t-il contre son oreille. Ta structure s'effondre. Dis-moi ce que tu caches, et je ferai cesser ce bruit. Je te donnerai le silence.

Elle percevait l'odeur de son parfum — un mélange de cèdre et d'orage — qui tentait de l'anesthésier. Ses mains, posées sur la console de métal, étaient moites, les jointures blanchies. Elle visualisa la douleur non pas comme une ennemie, mais comme une donnée brute qu'elle pouvait compartimenter. Ses lèvres s'entrouvrirent, sèches, gercées. Elle posa ses paumes sur le torse d'Elio, sentant la rigidité de sa chemise, le muscle inflexible dessous. Elle ne cherchait pas de soutien. Elle cherchait

l'équilibre du prédateur.

— Le silence est une faiblesse, Elio. Tu me l'as appris.

Elle vit le tressaillement d'un nerf au coin de l'œil de l'homme. La surprise était une faille sismique dans son expression de marbre. Elle appuya davantage ses mains contre lui, s'imposant dans son espace vital, là où personne n'osait respirer. Le bourdonnement des machines sembla redoubler d'intensité, une tempête de données qui les isolait du monde.

Elio desserra brusquement sa prise, mais il ne s'éloigna pas. Ses yeux fouillèrent les siens, cherchant la petite fille terrifiée qu'il pensait avoir simplement vêtue de satin. Il ne trouva qu'une surface polie, un miroir noir qui lui renvoyait sa propre image, avide et impitoyable. Le brasier dans la poitrine de Mila se calma, laissant place à une froideur méthodique. Elle vit la main d'Elio redescendre lentement, ses doigts effleurant le métal juste à côté des siens. Le contact ne se fit pas, mais le vide entre leurs peaux pesait plusieurs tonnes.

Il finit par reculer d'un pas, rompant le cercle de chaleur étouffante. Il la regarda comme on examine une équation insoluble, ou une lame dont on vient de découvrir qu'elle possède son propre tranchant. Sans un mot, il se tourna vers le terminal central et, d'un geste sec, coupa l'alimentation générale.

Le silence qui suivit fut plus violent que le bruit. Un vide acoustique si absolu qu'il fit mal aux tympanes. Mila vacilla, l'absence soudaine de vibration la privant de son seul repère sensoriel. Elle se rattrapa au rebord du bureau, les ongles crissant sur l'acier. Dans la pénombre de la salle désormais muette, seule subsistait la lueur rouge des voyants de secours. Elio se tenait dans l'encadrement de la porte, sa silhouette découpée par la lumière crue du couloir. Il ne l'aidait pas. Il ne s'approchait plus.

— Sortez, Rossi, lança-t-il, sa voix retrouvant sa neutralité chirurgicale. Vous avez

survécu à l'interrogatoire. Mais ne croyez pas avoir gagné. Vous avez simplement prouvé que vous valiez la peine d'être détruite avec plus de soin.

Mila redressa les épaules, ignorant la nausée qui lui soulevait le cœur. Elle marcha vers lui, ses pas résonnant lourdement sur le sol technique. En passant à sa hauteur, elle ne baissa pas la tête. L'odeur de sel de la Méditerranée qui s'engouffrait par les conduits d'aération lui rappela d'où elle venait, et la certitude de ce qu'elle était devenue ancrée chacun de ses mouvements. Elle sortit de la pièce sans un regard en arrière, laissant Elio seul dans le silence qu'il avait cru utiliser comme une torture, et qui n'était plus, désormais, que le tombeau de ses propres illusions.

Chapitre 18

Le prix du silence

Le cobalt électrique des moniteurs découpait le profil d'Elio dans l'obscurité de la pièce, une ombre anguleuse qui semblait absorber le peu de chaleur restant entre ces murs blindés. Mila sentit la morsure du marbre remonter le long de ses chevilles, une sensation familière qui ne parvenait plus à la faire reculer, tandis que ses doigts se crispaient sur le boîtier métallique de la clé USB jusqu'à ce que les arêtes lui entaillent la paume. Le ronronnement des serveurs, ce battement de cœur artificiel qui régissait la villa du Prado, cognait contre ses tempes avec la régularité d'un décompte dont elle seule connaissait l'échéance.

Il ne se retourna pas lorsqu'elle s'approcha. Seule l'inclinaison de sa tête indiquait qu'il avait perçu le changement dans sa foulée, cette assurance nouvelle, presque provocante, qui remplaçait ses anciens pas de proie. Mila déposa l'objet sur le bureau en verre. Le choc sourd résonna dans le vide de la pièce comme le premier coup de pelle d'une inhumation qu'elle venait d'ordonner. Les yeux d'Elio quittèrent les graphiques boursiers pour se poser sur le métal brossé, puis remontèrent lentement vers elle, scrutant les pores de sa peau, le tressaillement de ses paupières et cette minuscule goutte de sueur à la lisière de ses cheveux. Il n'y avait aucune gratitude dans son regard, seulement une curiosité clinique, cette façon de disséquer son âme pour voir si la fibre morale qu'il s'acharnait à tordre présentait enfin la cassure nette qu'il attendait.

— Marco, murmura-t-elle, le nom s'échappant de ses lèvres comme une condamnation.

La main d'Elio se referma sur la clé avec une lenteur calculée, ses jointures

blanchissant sous la pression, avant qu'il ne se lève pour envahir son espace. Mila fut contrainte de basculer la tête en arrière pour maintenir le contact visuel. L'odeur de cèdre et de tabac qui émanait de lui l'enveloppa, une cage invisible plus solide que des barreaux, et elle sentit ses muscles se figer, non pas sous l'effet d'une menace, mais sous le poids de la reconnaissance qu'elle lisait enfin dans ses pupilles sombres.

— Marco a une femme, Mila, articula-t-il d'une voix dépourvue de toute inflexion, un scalpel verbal qui incisait l'air sans solliciter sa pitié.

— Marco avait une loyauté. Il l'a vendue au plus offrant, rétorqua-t-elle.

Le son de sa propre voix, étrangement stable, propagea une onde statique sous sa peau, un fourmillement qui n'avait plus rien à voir avec la peur. Elle observa Elio sortir un téléphone crypté. Ses doigts longs et précis pianotaient sur l'écran avec une économie de mouvement qui la fascinait autant qu'elle la glaçait. Le contraste entre la violence imminente de l'ordre qu'il s'apprêtait à donner et la stérilité de ce bureau suspendu au-dessus du vide lui donnait une nausée exquise. Elle venait de franchir le seuil où l'on cesse d'être le dommage collatéral pour devenir l'architecte du désastre.

Il posa l'appareil, son regard s'ancrant dans le sien pour y débusquer une fissure, un regret, mais il ne trouva que le reflet de sa propre insensibilité. Il s'approcha encore, sa main saisissant son menton pour l'obliger à sceller ce pacte muet. Mila sentit la rugosité de son pouce contre sa chair fine, une sensation de possession totale qui, pour la première fois, ne l'humiliait plus. Elle n'était plus l'ombre qui rasait les murs de la villa ; elle était la gardienne de ses secrets, une extension de son propre pouvoir, baptisée dans le sang d'un autre.

— Tu as compris le prix, murmura-t-il, son souffle chaud sur ses lèvres agissant comme une promesse de destruction partagée.

— Le silence est plus rentable que la fuite, Elio.

Elle posa sa main sur son poignet, non pour le repousser, mais pour affirmer sa place dans cette hiérarchie de l'ombre. À travers les baies vitrées, l'humidité de Marseille s'écrasait contre le verre, dessinant des traînées de sel qui brouillaient les lumières des docks en contrebas. Mila regarda par-delà son épaule les reflets de la ville qui semblaient désormais de petites étincelles soumises à sa volonté. La porte blindée derrière elle n'était plus ce qui l'emprisonnait, mais ce qui la protégeait du reste du monde. Le frisson qui la parcourut était une sensation pure, dénuée de moralité, l'oxygène rare des sommets. Elle n'habitait plus sa propre vie, elle la bâtissait, pierre après pierre, cadavre après cadavre, avec la rigueur d'un contrat dont elle venait de signer la clause la plus sombre.

Chapitre 19

La morsure du sel

L'écume giflait la coque d'acier avec une régularité de métronome, projetant des embruns glacés qui venaient s'écraser sur le pont en teck avant de ruisseler vers les dalots. Mila sentait le sel irriter la peau fine de son cou, une piqûre bienvenue qui l'ancrait dans la réalité physique alors que le yacht de quarante mètres s'enfonçait dans les eaux d'un bleu pétrole, quelque part au large des falaises de Cassis. Derrière elle, la baie vitrée du salon principal isolait le ronronnement sourd des serveurs informatiques du fracas souverain de la Méditerranée ; dans ce bocal de verre et de carbone, elle n'était plus une femme, mais une extension du système d'exploitation d'Elio, une interface organique chargée de métamorphoser des flux de capitaux opaques en une architecture de légitimité inattaquable.

Elle ne l'entendit pas approcher, car l'homme se déplaçait avec la discrétion feutrée d'un orage qui couve, mais elle devina sa présence à la soudaine poussée de chaleur dans son dos et à l'arôme de cèdre brûlé qui éclipsa momentanément l'iode. Il ne la touchait pas, pourtant la pression de son ombre sur elle semblait plus lourde, plus tangible qu'une main refermée sur son épaule.

— Les Russes seront là dans vingt minutes, Mila. Si tu as le moindre doute sur les comptes de compensation, dis-le maintenant. Après, le silence sera la seule condition de ta survie.

Sa voix était un murmure abrasif, dépouillé de toute trace d'affection, une mélodie monocorde qui semblait avoir été forgée dans le même métal que la coque du navire. Mila se tourna avec une lenteur calculée, ses doigts se resserrant sur la tablette tactile dont la lumière bleutée accentuait la pâleur spectrale de son visage. Elle détestait la

façon dont ses poumons se contractaient en sa présence, comme si l'air environnant devenait soudain une denrée trop rare, trop coûteuse pour ses modestes moyens. Elle songea un instant à sa vie d'avant, à la poussière grise des appartements insalubres où elle comptait les centimes, et la peur viscérale de la faim fut instantanément balayée par une autre forme de terreur, plus exaltante, plus toxique.

— Le montage est parfait, Elio. Les flux transitent par trois places offshore avant d'être réinjectés dans tes chantiers navals sous forme de prêts participatifs. Ils ne verront que du profit propre. Mais ne crois pas que c'est mon silence qui est à vendre. C'est mon génie.

Elle vit l'infime tressaillement de sa mâchoire carrée. Un homme habitué à régner par la peur n'aime pas qu'on lui rappelle qu'il dépend de l'intelligence de sa proie. Il réduisit la distance, l'emprisonnant contre le bastingage ; le métal froid lui sciait les reins tandis que la masse imposante du corps d'Elio lui imposait une barrière infranchissable. Il posa ses mains sur la rambarde, de chaque côté de ses hanches, l'encerclant sans la frôler, créant une cage invisible dont les barreaux étaient faits de pure tension électrique.

— Ton génie m'appartient parce que je t'ai arrachée à la fange, cracha-t-il, ses iris couleur de plomb fondu fixés sur ses lèvres. Tu es une ligne de code dans mon grand livre de comptes, Mila. Rien de plus.

— Alors pourquoi ton cœur bat-il si vite à chaque fois que je te contredis ?

Elle le défia du regard, le souffle court, sentant l'électricité statique crépiter entre leurs vêtements de soie et de laine fine. Elle savait qu'elle jouait avec une lame de rasoir, mais la sensation de voir, pour une fraction de seconde, le doute s'immiscer dans ce regard habituellement impénétrable lui procurait un vertige plus puissant que n'importe quelle drogue synthétique. Elle n'était plus la victime qu'il avait sauvée d'une fin sordide ; elle devenait l'architecte de sa propre cage, et peut-être,

sournoisement, celle de la sienne.

Il se pencha davantage, son souffle marquant la courbe de son oreille d'une chaleur de braise. Mila ferma les yeux, luttant contre le frisson qui menaçait de trahir son assurance de façade. Le cuir de ses gants effleura sa pommette, une caresse qui ressemblait à une promesse d'exécution.

— Ne confonds pas l'adrénaline de la traque avec de l'intérêt, Mila. Tu es ici pour les chiffres. Les Russes n'aiment pas les erreurs, et moi, je n'aime pas les investissements qui perdent de leur superbe.

Il se redressa brusquement, rompant le contact visuel. Le vide qu'il laissa derrière lui fut plus violent qu'une gifle physique. Il se dirigea vers le bar, se servant un whisky sans lui accorder un regard de plus. Mila lissa sa robe de créateur, sentant la morsure du sel sur sa peau et celle, plus profonde encore, d'une ambition qu'elle ne parvenait plus à étouffer sous les ordres de son maître.

Le ronronnement des moteurs changea de fréquence, une vibration plus sourde qui remonta le long de ses talons aiguilles pour s'installer dans son bassin. L'entrée des hommes de Volkov dans le salon feutré du yacht fut une déflagration de laine froide et de nicotine, brisant l'intimité étouffante qui régnait entre eux. Ils étaient trois, des colosses aux visages taillés à la serpe, dont le regard ne s'attardait pas sur les dorures mais scannait nerveusement chaque angle mort du plafond.

Elio ne se leva pas. Il resta assis dans son fauteuil de cuir noir, un monarque régnant sur un empire de pixels et de cadavres invisibles. D'un geste impérieux, il désigna le siège à sa droite.

— Présente-leur le schéma, Mila. Et ne les ennue pas avec les détails éthiques, ils n'ont pas fait le voyage pour une leçon de morale.

Sa voix était redevenue ce métal poli, sans aucune aspérité, comme si la confrontation sur le pont appartenait à une autre existence. Elle s'exécuta, ses doigts courant sur le clavier avec une précision de chirurgien. Les graphiques s'affichèrent sur l'écran mural, une symétrie parfaite de flux financiers qui se croisaient, se multipliaient et se diluaient dans le vide numérique. Pendant quarante minutes, elle fut la seule maîtresse à bord. Elle voyait l'avidité briller dans les yeux des Russes, cette lueur primitive que les chiffres déclenchent chez ceux qui possèdent déjà tout mais n'en ont jamais assez. Elle sentait aussi le regard d'Elio, non pas sur l'écran, mais sur son profil, étudiant sa diction, sa résistance à la pression, la manière dont elle rendait l'illégal organiquement invisible.

Au moment où elle concluait la démonstration, Volkov, le plus âgé, laissa échapper un rire gras qui empestait la vodka et le mépris souverain. Il s'adressa à Elio en ignorant totalement la présence de Mila.

— Elle est efficace, De Santis. On dirait que tu as enfin trouvé une calculette qui a du charme. Est-elle aussi docile quand on éteint les écrans ?

Le silence qui suivit fut si dense qu'on aurait pu y graver des noms de défunts. Mila sentit le sang refluer de son visage, non pas par honte, mais par une rage glacée qui lui brûlait les entrailles. Elio ne répondit pas immédiatement. Il fit tourner le reste de son whisky dans son verre, le tintement des glaçons contre le cristal étant le seul son audible dans la cabine pressurisée. Puis, lentement, il posa sa main sur sa nuque. Ses doigts s'enfoncèrent légèrement dans sa peau, juste à la base du crâne, un geste de possession qui ressemblait à s'y méprendre à un étranglement maîtrisé.

— Mila n'est pas docile, Volkov, murmura-t-il, et l'ombre d'un avertissement mortel assombrit son timbre. Elle est indispensable. Et ce qui est indispensable à mon empire est, par définition, hors de prix pour le tien.

Il ne la lâcha pas. Au contraire, son pouce commença à tracer de petits cercles

hypnotiques sur ses vertèbres, un mouvement presque tendre qui lui fit l'effet d'une décharge électrique parcourant sa colonne. Elle voulait se dégager, hurler qu'elle n'était l'instrument de personne, mais l'enjeu colossal de la négociation la clouait sur place. Ou peut-être était-ce cette part obscure de son âme, celle qui avait connu la misère et le froid des caniveaux, qui se délectait de voir cet homme terrifiant revendiquer sa valeur face à d'autres prédateurs.

La négociation reprit, plus âpre, plus brutale. Les chiffres devinrent des armes. Chaque clause arrachée était une victoire qu'elle gravait dans le marbre numérique de ses tableaux. À chaque fois qu'elle contrait une objection technique de Volkov, la pression de la main d'Elio sur sa nuque se modifiait, ponctuation charnelle à ses réussites intellectuelles. Il ne la regardait toujours pas, mais son approbation coulait dans les veines de la jeune femme comme un poison délicieux.

Lorsque les Russes quittèrent enfin le yacht, escortés par les gardes du corps, l'air sembla se vider de toute sa substance. Mila resta figée devant ses écrans éteints, le cœur battant à tout rompre dans l'étroitesse de son corset de soie. Elio ne retira pas sa main. Il se leva, l'obligeant à basculer la tête en arrière pour croiser son regard qui surplombait son monde.

— Tu as été parfaite, Mila, dit-il, son visage à quelques centimètres du sien. Trop parfaite. Tu as aimé ça, n'est-ce pas ? Sentir leur désir de te posséder se heurter à ma main sur ton cou.

— J'ai aimé gagner, Elio. Ne confonds pas l'exercice du pouvoir avec la soumission.

— Le pouvoir est une illusion si tu n'as personne pour le reconnaître. Et ce soir, tu as appartenu à ce contrat autant qu'à moi.

Sa main quitta enfin sa nuque pour glisser lentement le long de sa gorge, s'arrêtant juste au-dessus du décolleté de sa robe, là où sa peau palpait sous le choc de

l'adrénaline. Elle retint son souffle, son corps trahissant ses intentions en se cambrant imperceptiblement vers lui. Il y avait une promesse de violence et d'abandon dans ses yeux sombres, une tension si forte qu'elle menaçait de consumer l'opulence du salon. Mais au moment où elle crut qu'il allait briser l'ultime distance, il se recula brusquement, un sourire cruel étirant ses lèvres fines.

— Va te coucher, Mila. Le sel te rend nerveuse. Et j'ai horreur des outils qui tremblent quand on les utilise.

Il tourna les talons sans un regard en arrière, la laissant seule dans le luxe glacial du navire, avec pour seule compagnie le goût amer de la victoire et le souvenir brûlant de ses doigts sur sa peau. Elle n'était pas une calcullette. Elle était le cerveau qui allait bientôt diriger ses mains, même s'il ignorait encore que l'architecte finit toujours par posséder la maison qu'il a bâtie.

Chapitre 20

L'embuscade des docks

L'odeur du sel industriel et du gasoil brûlé s'insinuait par les filtres d'aération du SUV, un parfum de décharge qui se mariait étrangement avec les effluves de cuir tanné et d'eau de Cologne poivrée d'Elio. Derrière les vitres teintées, les docks de Marseille défilaient comme un cimetière de ferraille, des carcasses de conteneurs empilées sous un ciel bas, si lourd qu'il semblait vouloir noyer la Méditerranée. Le silence dans l'habitacle n'était pas un vide, c'était une pression physique, une main invisible serrée autour de ma trachée tandis que je fixais le reflet de mes propres yeux dans l'écran noir d'une tablette de trading. J'étais Mila, cette gamine sculptée dans la faim et l'incertitude, mais ici, protégée par des tonnes d'acier et le regard prédateur de l'homme à mes côtés, cette identité commençait à se fissurer comme une porcelaine trop cuite.

Un choc sourd, un broyage de métal contre métal, fit basculer l'univers. Le convoi ne ralentit pas ; il fut stoppé net par une masse invisible, projetant mon corps contre la ceinture de sécurité qui me scia la poitrine dans un craquement de côtes imaginaire. Le silence qui suivit fut plus violent encore que l'impact, une apnée forcée avant que ne tonne la grêle monstrueuse des détonations percutant le blindage.

Elio ne bougea pas d'un millimètre, son profil de marbre tourné vers l'extérieur, affichant une sérénité obscène dans l'œil du cyclone. Il ne me regarda pas lorsqu'il ouvrit le compartiment central pour en sortir une masse sombre et huilée dont le poids semblait aspirer toute la lumière de l'habitacle.

« Ils ne viennent pas pour moi, Mila, murmura-t-il, sa voix glissant sur le chaos extérieur comme une lame sur de la soie. Ils viennent pour les clés dans ton sac. Ils

viennent pour t'arracher la seule chose qui te sépare encore du ruisseau. »

Il posa l'arme sur mes genoux. Le contact du canon froid contre mes cuisses nues, à la lisière de ma robe, provoqua une décharge électrique qui remonta jusqu'à ma nuque. C'était un SIG-Sauer, une bête de métal froid. Ma respiration devint un sifflement erratique, mes doigts effleurant la crosse quadrillée avec une hésitation qui me donnait la nausée. Dehors, des silhouettes se mouvaient dans la fumée des fumigènes, des ombres impatientes de me renvoyer à ma condition de proie.

« Je ne peux pas, haletai-je, les yeux fixés sur la portière qui vibrait sous les impacts répétés. Je n'ai jamais... je ne suis pas comme toi. »

Elio se tourna enfin vers moi, sa main gantée de cuir venant emprisonner ma mâchoire pour m'obliger à plonger dans le vide sidéral de ses pupilles. Il n'y avait ni pitié, ni encouragement, seulement une exigence brutale.

« Tu es exactement comme moi, Mila. Tu as juste passé ta vie à te cacher derrière ta propre peur parce qu'elle était familière. Mais aujourd'hui, la peur change de camp. Si tu les laisses ouvrir cette porte, tu redeviendras la gamine qui mendiait son droit de passage dans les cages d'escalier. Regarde-les. Ils ne voient en toi qu'un dommage collatéral. »

Une vitre latérale finit par céder sous une charge thermique, le verre de sécurité s'effondrant en une pluie de diamants noirs. Un bras s'engouffra dans l'ouverture, cherchant à déverrouiller l'accès. À cet instant précis, la terreur qui m'habitait muta. Elle se cristallisa en une rage froide, une décharge d'adrénaline si pure qu'elle m'incendia les veines. Je ne voyais plus un assaillant, je voyais chaque homme qui m'avait rabaissée, chaque seconde de ma vie passée à baisser les yeux pour ne pas exister.

Mes mains ne tremblaient plus lorsqu'elles se refermèrent sur la crosse. Le poids de

l'arme n'était plus une charge, c'était une extension de ma propre main, un organe de fer que je venais de faire pousser. Je sentis le pouce d'Elio caresser ma pommette alors que je levais le canon vers l'ouverture. Il ne me retint pas. Il m'offrait le baptême que j'appelais secrètement depuis que j'avais croisé son chemin.

« Tue la victime, Mila, souffla-t-il contre mon oreille, son haleine chaude contrastant avec la bise glaciale qui s'engouffrait par la brèche. Fais-la disparaître pour de bon. »

Le doigt sur la détente, je perçus chaque détail : le grain de la peau de l'homme qui forçait la portière, l'odeur de la poudre qui flottait déjà dans l'air, et le battement de mon propre cœur, lourd et solennel. Je ne tirai pas par peur. Je tirai pour le privilège de ne plus jamais avoir à reculer. L'éclair de la détonation illumina l'habitacle, un flash aveuglant qui effaça le passé. Le recul me heurta l'épaule, une douleur exquise, une confirmation physique de ma présence. L'homme s'effondra, une marionnette dont on aurait coupé les fils.

L'écho de la détonation restait suspendu dans l'habitacle comme un suaire, vibrant contre mes tympanes. La fumée âcre du tir piquait mes yeux, se mélangeant à l'odeur de cuir chauffé et au parfum clinique d'Elio. À travers la vitre pulvérisée, la silhouette n'était plus qu'une masse anonyme affaissée contre la carrosserie. Je fixais le métal noir, encore brûlant, et je sentis une onde de choc thermique remonter le long de mon avant-bras, une sensation de contrôle si brutale qu'elle me fit frissonner.

Une seconde ombre surgit de la brume, le canon d'un fusil pointé vers nous, mais je n'attendis pas que le monde s'arrête de tourner. Ma main, guidée par un instinct de charognard, pressa à nouveau la détente. Une, deux fois. Le recul n'était plus une agression, c'était une pulsation de pouvoir qui m'ancrait dans le sol des docks. Le verre vola en éclats sous la riposte, les débris griffant ma joue, mais la douleur n'était qu'un détail sans importance face à la puissance électrique qui dévastait mes nerfs.

Le silence retomba brutalement, seulement troublé par le crépitement des flammes

d'un véhicule de tête et le gémissement lointain des sirènes de police qui déchiraient l'humidité marseillaise. Elio ne bougeait pas. Son profil, sculpté dans l'ombre, semblait fait de la même roche que les falaises du Prado. Pourtant, alors qu'il tournait lentement la tête vers moi, je vis une fissure. Un battement de paupière trop lent, une tension inhabituelle dans sa mâchoire qui trahissait une stupeur presque effrayée. Il ne regardait pas le mort à l'extérieur, il regardait le monstre qu'il venait de mettre au monde.

Ses doigts gantés s'approchèrent de mon visage pour recueillir la goutte de sang qui perlait sur ma pommette. Le contact fut électrique, une pression délibérée qui m'obligea à expirer tout l'oxygène que je retenais.

« Tu as senti ça ? » murmura-t-il, sa voix rauque, dépouillée de son arrogance habituelle.

Je ne répondis pas. Mes doigts se desserrèrent enfin de la crosse, mais je ne lâchai pas son regard. La gamine des cités venait d'être enterrée sous le bitume gras. À sa place se tenait une femme dont les mains sentaient la poudre, une femme qui comprenait enfin que le prix de sa vie se payait en plomb.

« Ce n'est pas ce que tu attendais, Elio ? » dis-je, ma propre voix me paraissant étrangère, plus grave, chargée d'une assurance venimeuse. « Tu n'es plus mon sauveur. Tu es juste celui qui m'a montré où se trouvait la clé de ma cage. »

Il y eut un éclat sauvage dans ses yeux sombres, une étincelle de possession qui se mua en une reconnaissance froide. Il comprit que l'outil qu'il avait patiemment façonné venait de développer une volonté propre, une lame capable de se retourner contre son maître. Il recula d'un pouce, et ce retrait fut ma première véritable victoire.

Dehors, ses hommes sécurisaient le périmètre, leurs silhouettes s'activant autour des actifs financiers que nous étions censés protéger. Les mallettes étaient intactes, les

serveurs ronronnaient toujours dans le coffre blindé, mais tout cela n'avait plus aucune importance. L'or, le pouvoir, la villa sur les hauteurs... tout cela n'était que le décor d'une pièce dont je venais de réécrire le script.

Je rangeai l'arme dans le vide-poche avec une lenteur provocante, mes yeux fixés sur les siens. L'odeur du sang et du sel marin saturait mes poumons, mais pour la première fois, l'air ne me semblait pas trop lourd. Il me semblait nécessaire.

« On rentre ? » demandai-je, le ton tranchant.

Il ne répondit pas immédiatement, ses yeux parcourant mon visage comme s'il cherchait encore une trace de la victime qu'il avait connue. Il ne trouva rien d'autre que le reflet de sa propre noirceur. Finalement, il fit un signe imperceptible au chauffeur qui venait de reprendre sa place. Le convoi s'ébranla, quittant l'enfer des quais. Dans le silence oppressant de la berline, j'appuyai ma tête contre le cuir froid, sentant encore la chaleur résiduelle du Glock contre ma cuisse. La violence n'était pas un accident, c'était une naissance.

Chapitre 21

L'algorithme de la peur

Le curseur clignote comme un battement de cœur épuisé sur l'écran Retina. Dans le silence pressurisé du bureau, seul le ronronnement des serveurs, derrière la paroi de verre fumé, me rappelle que je suis encore en vie. L'air de cette villa sur les hauteurs du Prado est trop pur, trop filtré ; il me manque l'acidité des docks, cette odeur de sel et de gasoil qui me rappelait d'où je venais chaque fois que je manquais de souffle. Ici, tout n'est que cuir froid et technologie millimétrée. Mes doigts tremblent légèrement sur le clavier alors que la dernière ligne de code finit de s'afficher, révélant la béance, le gouffre, l'erreur originelle dans l'architecture cryptographique d'Elio De Santis.

Ce n'est pas une simple faille, c'est une condamnation à mort numérique qui pourrait raser son empire en une fraction de seconde.

Je sens une pression familière au creux de mon estomac, cette même brûlure qui me tordait les entrailles quand je devais choisir entre payer le loyer ou manger. Mais aujourd'hui, la faim a changé de visage. L'impuissance que ce monstre a sculptée en moi, avec ses sauvetages forcés et ses dettes morales qu'il m'impose comme des chaînes, se fissure pour laisser passer une lumière crue. Je possède désormais la seule chose qu'il n'a pas pu acheter : sa vulnérabilité. Je ferme les yeux un instant, savourant le poids de ce secret, l'acier invisible que je viens de glisser entre mes côtes et les siennes.

La porte coulisse dans un souffle hydraulique. Je ne me retourne pas, mais chaque pore de ma peau réagit. Elio ne marche pas, il annexe l'espace. L'odeur de son parfum — un mélange de bois brûlé et d'ozone métallique — sature l'air. Je sens son regard

peser sur ma nuque, une brûlure lente qui remonte le long de ma colonne vertébrale, m'intimant l'ordre de lui montrer ce que j'ai trouvé.

— Tu es figée, Mila, murmure sa voix, basse, dépourvue de cette chaleur que les hommes normaux utilisent pour rassurer.

Il s'approche, l'ombre de sa silhouette immense se déversant sur mon poste de travail. Il pose une main sur le dossier de mon fauteuil, et je sens le cuir gémir sous la pression de ses doigts. Il est là, si près que je pourrais compter les battements de son pouls s'il en avait un. Dans le reflet de l'écran noirci, j'aperçois ses yeux, deux puits de pétrole lourds et immobiles qui ne cherchent qu'à dévorer mon utilité.

— L'audit est terminé ? demande-t-il. Dis-moi que mon royaume est aussi imprenable que je le prétends.

Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour de guerre que je masque par une respiration calculée. Je déplace ma main vers la souris et, d'un geste fluide, j'isole le segment corrompu pour le noyer dans une archive cryptée, invisible pour quiconque n'aurait pas ma clé privée. Je lui mens par omission, une déclaration de guerre silencieuse.

— Quelques latences dans le protocole de transport, rien que je ne puisse lisser d'ici demain, je réponds d'une voix que je force à rester plate.

Je me tourne vers lui, affrontant ce visage dont la beauté n'est qu'un masque de cruauté polie. Ses traits sont d'une régularité insultante, une perfection de marbre qui ne trahit jamais le moindre doute. Il me fixe, cherchant la faille dans mon regard comme je l'ai cherchée dans son code. Il ne voit rien. Pas encore. La dynamique a basculé au moment précis où j'ai pressé la touche *Enter*. Il croit me posséder parce qu'il a payé mes dettes, mais il ignore que je tiens désormais le détonateur de sa chute entre mes doigts.

— Tu es fatiguée, décrète-t-il en laissant sa main glisser de mon fauteuil pour effleurer la peau de mon épaule. Tes pupilles sont dilatées. C'est la peur ou l'adrénaline, Mila ?

Son toucher est glacial, une promesse de châtiment enveloppée dans une caresse. Je ne recule pas. S'il savait que la peur a disparu pour laisser place à une ivresse sombre, il m'écraserait sur-le-champ. Je laisse un sourire imperceptible étirer mes lèvres, le genre de sourire qu'on adresse à un prédateur quand on sait qu'on a empoisonné sa proie.

Il resserre sa prise sur mon épaule avant de se détourner pour contempler la baie de Marseille qui s'embrase sous le crépuscule. Sa silhouette s'étire sur le parquet, atteignant mes pieds comme une marée noire. Sous mes paupières, les lignes de code défilent encore. Il suffit d'un souffle, d'un clic, et tout ce faste s'effondrera dans un silence numérique absolu.

— Tu es silencieuse, Mila, murmure-t-il sans se retourner.

Sa voix coupe le bourdonnement des ventilateurs. Il a cette manière de prononcer mon nom comme s'il en possédait chaque syllabe, comme s'il l'avait marqué au fer rouge. Je prends une inspiration lente, savourant l'odeur saline qui s'infiltré par les conduits d'aération.

— Je contemple l'étendue de ce que vous avez bâti, je réponds. C'est... impressionnant.

Un mensonge de plus. Elio pivote enfin. La lumière déclinante souligne l'arête tranchante de son nez. Il s'approche de nouveau, réduisant l'espace jusqu'à ce que je sente la chaleur émanant de son corps. Il lève une main et saisit mon menton entre son pouce et son index, m'obligeant à lever les yeux. Ses doigts sont une pince d'acier

recouverte de soie.

— Ne te perds pas dans la contemplation, Mila. J'ai besoin de ta précision, pas de ta dévotion.

Je soutiens son regard, plongeant dans ce vide sombre où aucune empathie n'a jamais survécu. Il croit me donner un ordre, mais il me donne une arme. Mon menton tremble imperceptiblement, un vestige de terreur, mais mon esprit cartographie déjà ses futures ruines.

— Bien sûr, Elio. La précision est ma seule religion.

Il me relâche d'un geste sec, un abandon dédaigneux. Je me rassi devant l'écran, consciente que chaque seconde passée dans cette pièce est une partie d'échecs dont il ignore que j'ai déjà volé la reine. La faille est là, tapie dans l'ombre du système. Et pour la première fois, je n'ai plus peur de l'obscurité.

Chapitre 22

Le retour de la dette

Le bourdonnement des serveurs informatiques dans cette pièce aveugle sature l'air, un râle blanc qui fait vibrer mes tympans jusqu'à la nausée. Je fixe l'écran, mes doigts engourdis par le souffle arctique de la climatisation industrielle. Sous mes yeux, les lignes de code que j'ai détournées dansent comme des spectres électriques. J'ai réussi. J'ai déterré la faille dans ses transactions maritimes, l'unique levier capable de briser l'échine de son empire. L'odeur d'ozone et de métal chauffé m'opresse, me rappelant que chaque seconde passée ici est un vol à la tire sur le temps qu'il me reste à vivre.

Puis, la texture du silence change.

Je ne l'entends pas entrer, mais la pression atmosphérique s'effondre derrière moi, cette lourdeur familière qui annonce l'orage avant que le premier éclair ne déchire le ciel de Marseille. Elio est là, une silhouette taillée dans le luxe et le mépris, immobile contre le chambranle de la porte blindée. Je refuse de lui offrir le spectacle de ma terreur, alors que mon cœur cogne contre mes côtes avec la violence d'un animal en cage. La lumière bleue des moniteurs dessine des angles tranchants sur mes phalanges livides, et je sens son attention glisser sur ma nuque, un effleurement de glace qui me fige plus sûrement qu'une lame sous la gorge.

— C'est un travail d'orfèvre, Mila. Presque trop propre pour une autodidacte de ton espèce.

Sa voix est un murmure de velours noir, dépourvue de la fureur que j'attendais, et c'est précisément ce qui me terrasse. Il s'approche, le cuir de ses chaussures étouffé

par le sol technique, jusqu'à ce que la chaleur de son corps irradie dans mon dos. Il pose une paume sur le dossier de mon fauteuil et l'autre sur le bureau, m'enfermant dans un étau de certitude. L'odeur de son parfum — santal amer et une note métallique, presque sanguine — s'insinue dans mes poumons.

— Tu pensais vraiment que je ne verrais pas la porte dérobée que tu as installée dans mon propre système ?

Il se penche, ses lèvres frôlant mon oreille. Je ferme les yeux pour ne pas sombrer dans l'abîme de ses iris que je devine pleins d'une curiosité malsaine. Je m'attendais à être jetée dans le port, à payer mon audace par le sang, mais ce que je perçois dans son souffle court, c'est une excitation glaciale. Il ne veut pas me punir ; il veut posséder l'étincelle de révolte qui m'a poussée à le trahir.

— Je voulais juste ma liberté, Elio. Rien de plus.

Ma voix est un débris de verre, fragile et tranchant. D'un mouvement brusque, il fait pivoter mon fauteuil pour me forcer à l'affronter. Son visage est à quelques centimètres du mien, un masque de marbre dont les seules fissures sont ses yeux, deux puits de noirceur où se noie toute trace d'humanité. Ses doigts enserrant mon menton avec une force qui n'admet aucune contestation, m'obligeant à soutenir ce poids qui me vide de ma substance.

— La liberté est une illusion de pauvre, Mila, et tu ne l'es plus depuis le jour où j'ai posé les yeux sur toi dans cette ruelle.

Il sourit, un mouvement imperceptible des lèvres, et j'ai soudain la certitude atroce que mon « levier » n'était qu'un jouet qu'il m'a laissé découvrir. Le piège n'était pas le code, c'était l'espoir. Il se redresse d'un coup, brisant le contact avec une brutalité qui me laisse pantelante, le froid de la pièce s'engouffrant là où son corps me brûlait l'instant d'avant.

— Maintenant, tu vas effacer cette faille devant moi. Et ensuite, tu vas m'expliquer comment tu comptes compenser l'insulte que tu viens de faire à mon hospitalité. La dette vient de doubler. Et cette fois, je ne me contenterai pas de ton talent.

Les touches du clavier s'enfoncent sous mes doigts avec une résistance qui semble démultipliée. Chaque clic résonne comme un petit os qui craque. Le curseur clignote sur l'écran, une pulsation impitoyable qui bat la mesure de ma propre défaite. J'efface ligne après ligne l'architecture de ma survie. Derrière moi, sa présence n'est pas une absence de bruit, c'est une masse.

— Plus vite, Mila. Ne fais pas durer l'agonie de ta petite mécanique d'évasion.

Sa voix est un scalpel. Je ne réponds pas. Ma gorge est un nœud de racines sèches. Je tape la commande finale, celle qui révoque mes accès, celle qui me rend à nouveau transparente, vulnérable sous son emprise. La touche « Entrée » claque. L'écran affiche une confirmation laconique : **Access Denied**.

Ses doigts reviennent sur ma nuque. Le pouce d'Elio trace une ligne lente le long de ma vertèbre atlas, là où la volonté rejoint les réflexes primitifs. Je ne respire plus. Mon rythme cardiaque est un désordre qu'il doit percevoir sous sa pulpe.

— Tu trembles, murmure-t-il.

Il le dit avec la satisfaction d'un ingénieur observant une machine atteindre son point de rupture. Il se penche davantage, son torse frôlant mon dos, m'encerclant sans me toucher vraiment ailleurs que sur ce point précis de ma peau qui semble brûler.

— Tu savais que je finirais par trouver. C'est pour ça que tu l'as fait, n'est-ce pas ? Pour que je voie de quoi tu es capable quand on te pousse dans tes retranchements.

Je secoue la tête, un mouvement infime que sa main réprime aussitôt en serrant davantage. Mes yeux se fixent sur le reflet de nos silhouettes dans le noir de l'écran éteint. Je ne reconnais pas la femme qui se laisse ainsi manipuler, dont les pupilles sont si dilatées qu'elles avalent tout l'iris.

— Je voulais sortir d'ici, j'articule péniblement.

— Non.

Le mot tombe, définitif. Il lâche ma nuque pour me forcer à me redresser.

— Tu voulais que je te voie. Tu voulais que je comprenne que tu n'es pas une simple extension de mon interface, mais un danger. Tu as réussi. Tu es devenue un investissement à haut risque. Et j'adore optimiser mes risques.

Il s'écarte brusquement, me rendant l'air de la pièce, mais l'espace qu'il laisse est plus angoissant encore que sa proximité. Il traverse le bureau vers la baie vitrée qui surplombe les lumières vacillantes du Prado. La ville, en bas, n'est qu'un circuit imprimé géant dont il tient les commandes.

— Demain, nous commençons le transfert des actifs de la branche Nord. Tu utiliseras les protocoles que tu as créés pour cette faille, mais cette fois, tu le feras pour moi. Chaque transaction portera ta signature numérique.

Le rejet est aussi violent qu'une gifle, me renvoyant à ma condition d'outil, d'objet de divertissement pour un homme qui a oublié comment on respire sans dominer. Il ne se contente pas de me voler mon travail ; il me lie à lui par le crime, par la trace indélébile de mon génie mis au service de sa violence. Je le hais avec une pureté qui m'effraie, mais alors que je me lève, une part de moi, la plus sombre, se demande avec horreur ce que je ferais s'il cessait un jour de me regarder ainsi.

— Va te reposer, Mila. La nuit sera courte. Et n'essaie pas de reconstruire ce que tu viens de détruire. Je n'aime pas me répéter.

En passant à côté de lui, je ne baisse pas les yeux. Je cherche ce reflet de moi-même dans son fixité noire, cette étincelle de respect qu'il réserve aux armes bien huilées. Pour une seconde, nos souffles se croisent, chargés d'une électricité statique qui fait dresser les poils de mes bras. Je sors sans un mot, le bruit de mes talons sur le marbre sonnait comme le décompte d'une condamnation que j'ai moi-même signée.

Chapitre 23

L'ultime virement

Le bourdonnement des serveurs dans la pièce voisine agissait comme une migraine lancinante, une rumeur électrique qui semblait ronger les parois de verre de la villa jusqu'à les rendre poreuses au malheur. Je fixais les diodes clignotantes du terminal, ces yeux artificiels qui scandaient l'instant précis où mon existence cesserait d'être une valeur marchande pour devenir un passif encombrant. L'air était saturé d'ozone et de cuir neuf, un luxe stérile qui m'étouffait plus sûrement qu'une main sur la gorge. J'avais passé ma vie à fuir la misère poisseuse de mon enfance pour finir enfermée dans cette cage de haute technologie, attendant que le propriétaire décide si je valais encore mon coût d'entretien.

Elio entra sans un bruit. Sa silhouette se découpa contre la lueur blafarde des écrans de surveillance, transformant son profil en une lame sombre. Il ne me regarda pas. Il ajusta ses boutons de manchette avec une lenteur métronomique qui me donna une envie viscérale de hurler pour briser ce calme de morgue. Il y avait dans sa démarche une cruauté tranquille, celle d'un homme qui a déjà calculé le prix de votre cadavre et qui hésite simplement sur la devise à utiliser pour solder le compte. Le froid du marbre sous mes pieds nus remontait jusqu'à mon plexus, une morsure glacée me rappelant que dans ce palais des hauteurs du Prado, rien n'était conçu pour le confort, seulement pour la mise en scène d'une domination absolue.

— Le cartel s'impatiente, Mila, lâcha-t-il enfin.

Sa voix n'était qu'un souffle de cendre qui semblait vibrer jusque dans la moelle de mes os.

— Ils pensent que tu es une faille, une erreur de code qu’il faut purger pour garantir l’intégrité de nos flux.

Il s’approcha, l’espace entre nous se contractant jusqu’à ce que je sente la chaleur carnassière irradiant de son corps. Sa main gantée de cuir se posa sur le bureau de verre, juste assez près pour que l’odeur de tabac froid et de métal m’atteigne. Il se gardait de me toucher, préférant me consumer par la simple menace de sa proximité. Ma survie tenait à un virement, à une pression sur une touche, à l’ego d’un prédateur qui détestait perdre ce qu’il avait mis tant de soin à asservir. Ma terreur la plus profonde n’était pas de mourir, mais de constater à quel point j’étais devenue dépendante de ce monstre pour mon prochain souffle.

— Et qu’est-ce que tu leur as répondu ? demandai-je, ma voix trahissant une fêlure, une soumission involontaire qui le fit tressaillir.

Il tourna lentement la tête vers moi, ses yeux sombres sondant mes pupilles avec une avidité dénuée de pitié. Un sourire imperceptible, presque une cicatrice, étira ses lèvres alors qu’il se penchait au-dessus de moi, m’emprisonnant entre son torse et le bord tranchant du bureau. L’adrénaline frappa mon sang si violemment que mes mains se mirent à trembler.

— Je leur ai dit que tu étais mienne, murmura-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant contrastant avec la rigueur de ses paroles. Et qu’on ne détruit pas ce qui appartient à Elio De Santis, à moins de vouloir découvrir ce qu’il reste d’un homme quand on lui arrache la peau lambeau par lambeau.

Il se redressa, rompant le contact pour se tourner vers la baie vitrée qui surplombait Marseille, me laissant haletante. Le ronronnement des serveurs semblait désormais caler son rythme sur celui de mon pouls. Devant lui, sur l’écran principal, des lignes de codes défilaient comme des insectes électroniques dévorant ma trace dans le monde des vivants. Un virement de quarante millions d’euros était en attente. Le

curseur clignotait. Pour le cartel, ce chiffre était le prix de ma disparition. Pour Elio, c'était le montant des dommages et intérêts qu'il s'apprêtait à payer pour le luxe de me garder en cage.

Je m'approchai, mes pas s'enfonçant dans le tapis épais, chaque mouvement étant une reddition.

— Tu vas vraiment sacrifier une part de ton empire pour moi ?

Il se retourna si brusquement que je reculai, mais sa main jaillit, m'agrippant la nuque. Ses doigts s'enfoncèrent dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à soutenir son regard. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, inflammables. Mais là, dans le resserrement de sa mâchoire, je vis pour la première fois une faille : une rage qui n'était plus dirigée contre ses ennemis, mais contre lui-même.

— Tu n'es pas une erreur, Mila. Tu es ma plus belle perte de profit, cracha-t-il.

D'un coup sec, il m'attira contre lui. Le contact fut brutal, un choc de tissus coûteux et de peau brûlante. Il me plaqua contre le verre froid, ses mains remontant mes cuisses avec une autorité qui n'exigeait aucune permission. Je sentis l'arête de la table s'enfoncer dans mes reins alors qu'il s'insinuait entre mes jambes, m'ouvrant à lui avec une possession totale. Sa bouche s'écrasa sur la mienne avec la faim dévastatrice d'un homme qui tente de reprendre le contrôle sur ce qui lui échappe. Ses dents griffèrent ma lèvre, le goût du sang envahit mon palais, et pourtant, mes mains se nouèrent dans ses cheveux, cherchant l'ancrage dans cette tempête.

Je détestais la façon dont mon corps répondait, comment chaque cellule semblait se liquéfier sous son emprise. C'était une trahison biologique. Il descendit dans mon cou, ses baisers laissant des marques que je savais indélébiles, des sceaux de propriété.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Je relevai les yeux, ma poitrine se soulevant contre son torse rigide. Il tendit un bras vers le clavier sans me lâcher du regard. D'une pression ferme, il valida le virement. Les quarante millions s'envolèrent, m'effaçant des registres légaux pour faire de moi son secret le plus précieux.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le tonnerre. Elio ne bougea pas, son front s'appuyant contre le mien. Sa respiration était erratique. Pour la première fois, je sentis son cœur cogner contre ma cage thoracique avec une violence égale à la mienne. L'homme de fer venait de se saborder pour une possession qu'il prétendait mépriser.

— Maintenant, tu m'appartiens totalement, souffla-t-il, ses doigts s'ancrant dans mes hanches. Pour le reste du monde, Mila Rossi est morte ce soir.

Il souleva brutalement ma robe, déchirant la soie dans un froissement sec qui résonna comme un coup de feu. Je sentis la froideur de l'air avant d'être submergée par sa chaleur. Il me pénétra d'un coup, une invasion sans préambule qui m'arracha un cri de douleur et de soulagement mêlés. C'était une exécution et une naissance simultanées. Je griffai son dos, sentant ses muscles se tendre sous mes ongles. À chaque poussée, le rapport de force s'effritait. Il me possédait, certes, mais dans l'abandon de ses mouvements, dans cette manière désespérée qu'il avait de s'accrocher à moi, je compris que j'étais devenue sa seule réalité. L'empire pouvait s'effondrer, tant qu'il sentait ma vie battre sous ses doigts, il était invincible. Et cette fissure dans son armure était l'arme que j'allais polir avec soin, jusqu'à ce que le maître devienne l'esclave de sa propre obsession.

Chapitre 24

L'échiquier de Marseille

Le bourdonnement des serveurs saturait l'espace, un bruit blanc qui semblait lisser les angles de la pièce. Derrière les baies vitrées de la villa, Marseille n'était qu'un semis de braises froides jetées contre l'encre de la Méditerranée. Malgré l'isolation, le sel s'insinuait partout, une morsure invisible qui rappelait que sur cette côte, l'acier finit toujours par rendre les armes face à l'iode.

Mes doigts couraient sur le clavier avec une régularité de métronome. Dans mon dos, le silence d'Elio pesait plus lourd que n'importe quelle menace hurlée. Il était une masse d'ombre immobile, un centre de gravité capable de courber la lumière. Son sillage m'atteignit : une odeur de pluie sur le bitume et de cuir tanné, une empreinte sensorielle qui s'insinuait sous ma peau comme un venin familial.

— Tu joues à un jeu dangereux, Mila.

Sa voix, un murmure de papier de verre, effleura ma nuque. Je refusai de tressaillir. Sur mes écrans, les fenêtres de code défilaient, éventrant les chambres fortes numériques du clan Massilia. Un clic final, et trois millions d'euros s'évaporèrent des comptes de transit pour se perdre dans les limbes de serveurs offshore que lui seul ne pourrait jamais localiser.

— Je ne joue plus, Elio. J'équilibre la balance.

Je fis pivoter le fauteuil. Il se tenait à quelques centimètres, sa silhouette découpée par la lueur bleutée des moniteurs. Ses yeux, de la couleur d'un ciel d'orage avant la foudre, fouillaient mon visage, traquant la moindre fissure, le plus petit tremblement

de mes cils. Il posa ses mains sur les accoudoirs, verrouillant mon espace. La chaleur qui émanait de lui était une promesse de collision, mais je tins son regard sans ciller.

Le silence s'étira, dense, presque solide. Un muscle tressaillit le long de sa tempe, trahissant la faille dans son masque de marbre. Pour la première fois depuis qu'il m'avait arrachée à la boue des docks pour faire de moi son arme de l'ombre, le script lui échappait.

— Tu viens de sectionner l'artère financière de mon oncle, murmura-t-il, ses doigts se resserrant sur le cuir jusqu'à faire gémir les coutures. Sans cet argent, les dockers ne déchargeront rien demain. Tu as lancé une grenade au cœur du port.

— Une grenade dont je suis la seule à posséder la goupille, répliquai-je.

Je levai la main, le bout de mes doigts s'arrêtant à un souffle de son revers de veste. L'envie de l'agripper, de me perdre dans la violence contrôlée qu'il dégageait, luttait contre la satisfaction glaciale de le voir acculé.

— Tu voulais faire de moi ton outil, Elio. Ton extension cérébrale. C'est réussi. Mais un outil qui comprend sa propre valeur finit par posséder l'artisan.

Il se pencha davantage, son souffle s'écrasant contre mes lèvres. Je voyais le reflet des lignes de code dans ses pupilles dilatées. Il y avait là une reconnaissance forcée, une lueur de sauvagerie attentive. Il saisit mon menton, ses doigts s'enfonçant dans ma peau avec une fermeté qui m'obligea à basculer la tête en arrière.

Pourtant, il ne serra pas. Son pouce dessina lentement la ligne de ma mâchoire, un geste de possession qui trahissait une hésitation inédite. L'homme qui ne connaissait que la domination par la force réalisait que sa prisonnière venait de changer les serrures.

— Tu penses m'avoir enchaîné à toi ? Sa voix n'était plus qu'un grognement sourd.

— Je pense que sans moi, ton empire s'effondre avant l'aube. Tu possèdes les murs de cette villa, Elio. Tu possèdes chaque centimètre de ma peau si tu le décides. Mais c'est moi qui possède ton avenir.

Un rictus étira ses lèvres, mais l'éclat de ses yeux s'adoucit d'une ombre de défaite. Il n'y avait pas de vainqueur ici, seulement un nouveau type de servitude mutuelle. Il inclina la tête, son front venant s'appuyer contre le mien dans une intimité étouffante. Le battement de son cœur, contre ma poitrine, était erratique.

La proie venait de réécrire les règles de la chasse.

Ses doigts glissèrent vers ma gorge, non pour presser, mais pour mesurer l'audace de ma respiration. Je sentis la rugosité de sa peau contre ma trachée, un rappel silencieux que ma vie restait suspendue à son humeur. Je restai de marbre.

— Tu crois que l'argent suffit à me tenir, Mila ? souffla-t-il contre mon oreille. Je pourrais t'écraser ici, maintenant, et ramasser les débris de mon clan plus tard.

— Tu pourrais, répliquai-je, ma voix vibrant contre son torse. Mais tu détestes le désordre. Et tu détestes encore plus l'idée qu'un autre récupère ce que j'ai crypté. Si je disparaissais, le code meurt. Et tu redeviens le pion que l'on sacrifie sur l'autel de la famille.

Sa main se crispa. La douleur fut une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale. J'étouffai un gémissement, transformant ma souffrance en un sourire de défi. Je voyais la lutte dans ses yeux : l'envie brutale de me soumettre se heurtait à la nécessité glaciale de mon intelligence. Il était un homme de fer confronté à un algorithme de verre. S'il frappait trop fort, il brisait tout.

Il recula d'un pas, rompant brutalement le contact. Le froid de la pièce, saturé par la climatisation des serveurs, me percuta comme une gifle. Il se mit à arpenter le bureau, ses chaussures claquant sur le sol technique avec une régularité de métronome.

— Tu as orchestré cela depuis le début. La peur dans les docks, tes tremblements quand je te touchais... tout cela n'était qu'un écran de fumée.

— La peur était réelle, Elio. Elle l'est toujours. Mais on n'attend pas que le bourreau nous gracie. On lui vole sa hache.

Je me levai, les jambes encore incertaines, et m'appuyai contre la console. L'éclat bleuâtre soulignait la fatigue sur mon visage, mais mon regard était d'une clarté absolue. Le rapport de force s'était inversé dans le silence de cette villa. Il possédait les clés de ma chambre, mais je tenais les rênes de son ambition.

Il s'arrêta devant la baie vitrée. Ses épaules étaient tendues, une masse de muscles et de ressentiment.

— Mon oncle enverra des hommes dès qu'il s'apercevra que ses comptes sont gelés, dit-il sans se retourner. Tu as mis une cible sur ton dos.

— Non, Elio. J'ai mis une cible sur le nôtre. À partir de maintenant, tu es mon bouclier autant que je suis ton cerveau. Tu vas devoir me protéger comme ton bien le plus précieux, non par amour, mais parce que je suis ta seule chance de ne pas finir dans une décharge du port.

Il se tourna lentement. Son visage était une sculpture de pierre aux yeux de braise. Il s'approcha avec une lenteur calculée, s'arrêtant si près que je pouvais sentir l'odeur métallique de sa peau. Il posa ses mains de chaque côté de mon corps, me surplombant.

— Très bien, Mila Rossi. Tu veux jouer les architectes ? Nous allons bâtir ce nouveau monde. Mais n'oublie jamais que même dans une forteresse, il y a toujours une cellule pour la reine.

Il se pencha et scella ses lèvres contre les miennes avec une rudesse qui n'avait rien d'une caresse. C'était un marquage, une revendication de territoire au milieu des ruines de son autorité. Je répondis avec la même fureur, mes ongles s'enfonçant dans ses avant-bras, savourant le goût de sang et de triomphe. Le pouvoir venait de changer de mains, et dans l'obscurité de la villa, la frontière entre l'otage et le maître n'était plus qu'une ligne de code effacée.

Chapitre 25

La reine des décombres

Le vrombissement des serveurs, nichés derrière les cloisons de verre fumé, composait l'unique pulsation de la villa. C'était un bruit sec, électrique, qui s'insinuait sous ma peau jusqu'à faire vibrer mes propres nerfs. Dehors, Marseille n'était qu'une traînée de lumières malades sous l'orage du Prado, un tapis de braises froides dont je ne voulais plus faire partie. Je ne regardai pas la porte. La liberté avait l'odeur de la pluie sur le goudron et de la sueur des caniveaux, une défaite que je refusais désormais de respirer.

Mes doigts effleurèrent le dossier du fauteuil de cuir noir. La matière, souple et glaciale, semblait attendre mon empreinte. Je m'y installai avec une lenteur calculée, le corps raidi, sentant le mécanisme basculer sous mon poids pour épouser la cambrure de mon dos. C'était le siège du monstre, le centre névralgique d'où les vies étaient broyées en lignes de code et en intérêts bancaires. En m'y enfonçant, j'eus l'impression que mes propres os devenaient du métal, que mon sang s'épaississait pour devenir l'encre noire des contrats que je ne pourrais plus jamais rompre.

À quelques mètres, devant l'immense baie vitrée, la silhouette d'Elio se découpait en une ombre massive contre le bleu électrique de la nuit. Il ne s'était pas retourné. Il n'en avait pas besoin. Il émanait de lui une immobilité de chasseur, cette patience absolue de celui qui sait que le piège a fonctionné sans même avoir à vérifier la tension du ressort.

Le silence s'étira, pesant sur mes épaules comme une chape de plomb. Je fixai ma main posée sur l'accoudoir ; elle tremblait, une oscillation presque imperceptible, dernier vestige de la fille qui avait peur de l'obscurité. Je refermai le poing jusqu'à ce

que mes ongles s'enfoncent dans ma paume. La douleur était nette, froide. Une ancre.

— Tu ne pars pas, dit-il enfin.

Sa voix n'était qu'un murmure, mais elle emplit la pièce, chassant l'air pour ne laisser que son empreinte. Ce n'était pas une question, c'était le constat d'une loi physique.

Je relevai le menton, fixant son reflet dans la vitre. Nos regards se croisèrent dans le verre, une collision entre les éclairs qui déchiraient le ciel. Ma gorge se serra. Je ne voulais pas de son pardon, je ne voulais plus de sa pitié. Je voulais sa puissance, dût-elle me brûler les poumons.

— Je n'ai plus d'endroit où aller, répondis-je. Ma propre voix me parut étrangère, dénuée de vibration humaine. Je suis le système, Elio. Tu l'as dit toi-même.

Il pivota alors, une rotation fluide qui fit crisser ses chaussures sur le marbre immaculé. Ses yeux, deux abîmes de calcul, balayèrent ma silhouette installée sur son trône. Il ne s'approcha pas tout de suite. Il me laissa mariner dans cette atmosphère saturée d'ozone. Mon rythme cardiaque s'emballa, un tambourinement sourd contre mes côtes, tandis qu'une sueur froide perlait à la lisière de mes cheveux.

Lorsqu'il fit enfin un pas vers moi, la distance se chargea d'une électricité statique. Je ne reculai pas. Je m'enfonçai plus profondément dans le cuir, les muscles des cuisses contractés au point de la paralysie, acceptant son ombre qui s'étirait maintenant sur mes genoux. Le piège était refermé, et pour la première fois, je n'essayais plus de me ronger les membres pour m'en extraire. Je commençais à aimer le froid du métal contre ma peau.

Ses doigts se refermèrent sur le dossier, juste au-dessus de mon épaule. Le craquement du cuir résonna comme une vertèbre que l'on brise. Il ne me touchait pas encore, mais son souffle, chargé de l'âpreté d'un alcool rare, s'écrasait contre ma

tempe. L'ombre d'Elio n'était plus une menace, elle était devenue mon atmosphère.

Il se pencha davantage, m'encerclant sans me frôler, une cage de chair et de tissu de luxe. Je fixai le néon bleuté d'un serveur qui pulsait au rythme d'un cœur artificiel. Une donnée, une dette, une vie. J'étais tout cela à la fois.

— Tu as le regard de ceux qui ont tout perdu, Mila, murmura-t-il, sa voix glissant sur ma peau comme une lame qu'on émousse avant le supplice. C'est là que tu es la plus dangereuse. C'est là que tu m'es enfin utile.

Il tendit la main. Ses articulations blanchirent une fraction de seconde avant qu'il ne pose ses doigts sous mon menton. Le contact fut un choc, une brûlure de glace qui remonta le long de ma colonne. Il me força à lever le visage. Dans l'obscurité, ses yeux étaient des miroirs. J'y vis mon propre reflet, pâle, les pupilles dilatées par une faim nouvelle. Je ne voulais plus m'enfuir. Je voulais m'approprier le monstre pour ne plus jamais être la proie.

Ses doigts remontèrent vers ma lèvre inférieure, l'écrasant avec une lenteur calculée. Je sentis le bord de son ongle, une menace sourde. Pour la première fois, je vis une faille : une ride de tension au coin de sa bouche, un battement trop rapide dans la veine de son cou. L'impassible Elio De Santis avait faim, lui aussi. Il cherchait dans mes yeux la confirmation de sa propre noirceur qu'il ne supportait plus de contempler seul.

— Alors utilise-moi, répliquai-je. Fais de moi l'arme qui te manquait. Mais sache que si je deviens ton extension, je serai aussi celle qui tiendra la poignée du couteau.

Un silence de plomb retomba. Son regard s'obscurcit encore et la pression sur ma lèvre devint douloureuse. Puis, d'un mouvement brusque, il rompit la distance. Ses lèvres s'écrasèrent sur les miennes, non pas avec tendresse, mais avec la fureur d'un homme qui tente de reprendre un territoire. C'était un baiser de sang et d'acier.

Je ne subis pas. Je griffai le cuir du fauteuil avant de porter mes mains à sa nuque, enfonçant mes doigts dans ses cheveux pour le ramener plus près, pour qu'il sente que j'acceptais le pacte. La domination qu'il exerçait s'effritait à chaque gémissement étouffé, chaque fois que ma langue cherchait la sienne avec une agressivité égale. Il était le maître de ce palais de verre, mais j'en devenais le mécanisme invisible.

Il descendit ses mains vers ma taille, m'arrachant presque au siège pour me plaquer contre son torse rigide. Le métal de sa ceinture, le grain de sa chemise, l'odeur de la ville qui brûle : tout devint vital. Il me poussa contre le bureau, balayant d'un revers de main des dossiers qui s'éparpillèrent comme des feuilles mortes. Je sentis le froid de la pierre contre mes cuisses nues alors qu'il s'insinuait entre elles, son corps pesant de tout son poids sur le mien.

— Tu vas me détester pour ça, souffla-t-il contre ma gorge, ses dents effleurant la peau tendre, juste au-dessus de ma carotide.

— Je te déteste déjà, Elio. C'est la seule chose qui nous lie encore à la réalité.

Il s'arrêta un instant, son visage enfoui dans mon cou. Je sentis un frisson parcourir ses épaules, une vulnérabilité sauvage qu'il ne m'aurait jamais montrée s'il ne pensait pas m'avoir déjà brisée. C'était mon moment. Je resserrai mes jambes autour de ses hanches, l'emprisonnant à mon tour. La résolution n'était plus dans la fuite, mais dans cette étreinte glacée, là où le pouvoir changeait de mains, au-dessus d'une ville en sursis.

FIN

Merci d'avoir lu "Créance Obscure"

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)